

Livre IV : 9. Europe :

la possibilité de changement

Peu de termes ont des connotations plus trompeuses que celui de « Moyen Âge » – concept tout à fait eurocentrique, ne signifiant rien dans l'histoire des autres traditions ¹.

L'expression incarne l'idée négative qu'aucun intérêt ne s'attache à certains siècles si ce n'est leur position dans le temps. Ils ont d'abord été repérés et étiquetés par des commentateurs aux XVe et XVIe siècles, cherchant à reconquérir une antiquité classique longtemps coupée d'eux.

Dans ce lointain passé, pensaient-ils, les hommes avaient construit et accompli de grandes choses; ils avaient un sentiment de renaissance et d'accélération de la civilisation; ils pouvaient croire qu'à leur époque de grandes choses étaient à nouveau en gestation.

Entre ces deux périodes de créativité, ils ne voyaient que du vide – *Medio Evo*, *Media Aetas* dans le latin qu'ils utilisaient – défini juste car il était une transition entre d'autres âges, et en soi terne, inintéressant, barbare. Alors ils ont inventé le Moyen Âge ².

Il ne fallut pas longtemps avant que les gens ne voient un peu plus qu'une époque transitoire dans le millier d'années d'histoire européenne, mettons entre 450 et 1450. Une des façons dont ils ont gagné une perspective plus riche était de chercher les origines de ce qu'ils savaient. Les Anglais du XVIIe siècle parlaient d'un « joug normand » prétendument imposé à leurs ancêtres. Et les Français du XVIIIe siècle idéalisaient leur aristocratie en attribuant ses origines à la conquête franque [aux Ve et VIe siècles].

1. On avait déjà rencontré le terme de « paléolithique supérieur », lui aussi eurocentrique, démarrant avec l'arrivée d'*Homo Sapiens* en Europe. En ce qui concerne le Moyen Âge (Ve au XIVe ou XVe siècle), non seulement il ne correspond à aucun découpage significatif en dehors de l'Europe, mais, même en Europe, sa connotation d'époque intermédiaire sans intérêt est erronée.

2. Il faut se rappeler aussi que l'Europe occidentale au nord du 45° parallèle est restée au moins jusqu'au XIIe siècle une région périphérique du monde civilisé, une région peu importante économiquement et peu productrice de culture. Elle était très loin de la magnificence de Byzance ou de l'empire arabe (Bagdad, Le Caire, Cordoue, etc.), et encore plus loin de celle de la Chine des Song.

Ces réflexions n'en étaient pas moins très sélectives. Il y a encore deux siècles, le Moyen Âge était considéré par les historiens comme une période présentant une certaine homogénéité, souvent avec un léger mépris. Puis, tout à coup, un grand changement s'est produit. Les historiens ont commencé à idéaliser ces siècles perdus aussi vigoureusement que leurs prédécesseurs les avaient ignorés³.

Les Européens ont commencé à remplir leur représentation du passé médiéval avec des romans historiques sur la chevalerie. Et ils se sont construit à la campagne de faux châteaux baronniaux, habités par des filateurs de coton et des agents de change de l'époque préindustrielle aux XVIIe et XVIIIe siècles.

Plus important encore, un énorme effort d'étude détaillée a été entrepris sur les archives de cette longue période de mille ans – effort qui se poursuit encore à l'heure actuelle. Dans ses premières phases, il a encouragé certaines réponses romancées [et romantiques] et trop enthousiastes à leur égard. Les hommes en sont venus à idéaliser l'unité de la civilisation chrétienne médiévale et l'apparente stabilité qu'elle montrait. Mais ce faisant, ils ont brouillé l'immense variété qui la composait.

Par conséquent, il est encore difficile d'être sûr que nous comprenons bien le Moyen Âge européen.

Une distinction simple dans cette grande étendue de temps semble néanmoins assez évidente : les siècles entre la fin de l'Antiquité et l'an 1000 environ ressemblent maintenant beaucoup à un *âge de fondation*. Certains grands marqueurs dessinent alors les schémas de l'avenir, mais le changement est lent et sa pérennité encore incertaine. Puis, au XIe siècle, un changement de rythme se fait sentir. Les nouveaux développements s'accélérent et deviennent perceptibles. Il devient clair au fil du temps qu'ils ouvrent peut-être la voie à quelque chose de tout à fait différent : *un âge d'aventure et de révolution qui a commencé en Europe*⁴, et qui s'y est poursuivi jusqu'à ce que l'histoire européenne fusionne avec le premier âge de l'histoire mondialisée.

3. Au XIXe siècle et dans la première moitié du XXe, les Français ont de grands historiens du Moyen Âge, comme Augustin Thierry (1795, 1856), ou Ferdinand Lot (1866, 1952), dont les récits ne sont pas exempts de romantisme.

4. En fait, comme n'importe quelle période de l'histoire, les années 1000 à 1400 [plus ou moins 50 ans] sont elles-mêmes des années de fondation de la suite – ce qu'on appellera en l'occurrence la Renaissance. Nous verrons du reste qu'il y eut deux Renaissances européennes, la première, italienne, de 1350 à 1450, plus politique et artistique, la seconde, au nord des Alpes, de 1450 à 1550, plus exploratrice et scientifique. Mais il fallait d'abord l'apport des Arabes en Europe, lui donnant une nouvelle impulsion intellectuelle, la « redécouverte de l'Antiquité », la voie de garage de la scolastique, etc.

Il est donc malaisé de dire quand le Moyen Âge « se termine ». Dans de nombreuses régions d'Europe, la vie quotidienne était encore médiévale, n'avait pas franchi le seuil de la modernité [placée par l'auteur vers 1500 pour les régions avancées], à la fin du XVIIIe siècle, au moment où la première émanation de l'Europe prenant sa propre indépendance voyait le jour outre-Atlantique.

Même dans les nouveaux États-Unis, il y avait beaucoup de gens qui, comme des millions d'Européens, étaient encore habités par une vision surnaturelle de la vie et des opinions religieuses traditionnelles à son sujet⁵, tout comme les hommes et les femmes médiévaux l'avaient été 500 ans plus tôt.

De nombreux Européens vivaient alors des vies qui, dans leurs dimensions matérielles, étaient encore celles de leurs précurseurs médiévaux.

Pourtant, à ce moment-là, en de nombreux endroits, le Moyen Âge était depuis longtemps révolu dans un sens important : les anciennes institutions avaient disparu ou s'effondraient, emportant avec elles des autorités traditionnelles incontestées.

Ici et là, quelque chose que nous pouvons reconnaître comme caractérisant le monde moderne se déroulait déjà.

C'est devenu d'abord possible, puis probable et enfin inévitable dans ce qui peut maintenant être considéré comme la deuxième grande phase de formation de l'Europe et la première de ses ères révolutionnaires⁶.

L'Église est un bon point de départ. Par « l'Église » en tant qu'institution terrestre, les chrétiens entendent l'ensemble des fidèles, laïcs et clercs. En ce sens, dans l'Europe catholique, l'Église est devenue la même chose que la société au cours du Moyen Âge.

En 1500 [je dirais plutôt en 1300], seuls quelques Juifs, visiteurs et esclaves se tenaient à l'écart de l'énorme masse de personnes qui partageaient (au moins formellement) les croyances chrétiennes.

5. Voilà encore Roberts qui, dans le cadre de son cours de catéchisme chrétien parallèle à son cours d'histoire du monde, fait une distinction entre « la pensée surnaturelle » et la religion chrétienne. C'est insupportable!

La pensée religieuse est une pensée surnaturelle. Les hommes occidentaux – c'est un fait – ne savent pas vivre sans pensée surnaturelle faisant intervenir un ou des dieux, des saints, des miracles, des apparitions de la Vierge, tout un bric-à-brac de mythes collés sur le passé.

En outre, ce dieu ou ces dieux ne sont que « la Loi », ce qu'il faut penser, pour appartenir à la communauté. « Dieu » est juste une expression sociologique, comme Metternich (1773, 1859) disait que l'Italie était une expression géographique.

6. Avec ses formules grandiloquentes, qu'il croit adaptées à une synthèse, Roberts ne nous dira pas de quelle phase il veut parler.

L'Europe était chrétienne. Le paganisme explicite avait disparu de la carte entre les côtes atlantiques de l'Espagne et les frontières orientales de la Pologne.

C'était un grand changement tant qualitatif que quantitatif. Les croyances religieuses des chrétiens étaient la source la plus profonde de toute une civilisation, qui avait mûri pendant des centaines d'années et n'était pas encore sérieusement menacée par la division⁷ et plus du tout par des mythologies alternatives⁸.

Le christianisme en était venu à incarner la raison d'être de l'Europe et à donner à son existence un but transcendant. C'est aussi la raison pour laquelle quelques Européens ont d'abord pris conscience d'eux-mêmes en tant que membres d'une société particulière : l'Europe en tant que *la chrétienté*.

De nos jours, les non-chrétiens, quand ils pensent à « l'Église », sont susceptibles de penser à quelque chose d'autre que « l'essence transcendante de l'Europe ».

Les gens utilisent le mot « Église » pour décrire les institutions ecclésiastiques, les structures formelles et les organisations qui maintiennent la vie de culte et la discipline du croyant. Dans ce sens aussi, l'Église avait parcouru un long chemin quand on se place en 1500.

Quelles que soient [l'usage de « quel que soit » après avoir proposé des explications est un style, voire un procédé, de Roberts, qui est attachant tant qu'il n'est pas trop fréquent] les qualifications et les ambiguïtés qui pesaient sur elle, ses succès étaient immenses.

Si ses échecs étaient grands aussi, il y avait à l'intérieur de l'Église beaucoup d'hommes qui avaient confiance que l'Église avait le pouvoir (et le devoir) de corriger ces défauts.

L'Église romaine, qui avait été le creuset de la vie religieuse et ecclésiastique dans l'Antiquité tardive, était, bien avant la chute de Constantinople, le possesseur et le foyer d'un pouvoir et d'une influence sans précédent.

Non seulement elle avait acquis [au cours des siècles du Ve au Xe] une indépendance et une importance nouvelles, mais elle avait aussi donné un nouveau tempérament à la vie chrétienne depuis le XIe siècle. Le christianisme était alors devenu à la fois plus discipliné et plus agressif.

7. À vrai dire, la Réforme, à laquelle Roberts fait allusion, avait de nombreux précurseurs : les Vaudois, les Albigeois, John Wyclif (1320, 1384), Jean Huss (c. 1369, 1415), etc.

8. Mithraïsme, manichéisme, etc.

L'église s'était aussi rigidifiée⁹ : de nombreuses pratiques doctrinales et liturgiques qui dominaient la vie religieuse au XI^e siècle avaient beaucoup moins de mille ans. Elles avaient été mises en place dans les siècles récents, c'est-à-dire alors que plus de la moitié de l'ère chrétienne s'était déjà écoulée.

Les changements les plus importants ont eu lieu entre environ 1000 et 1250, et ils ont constitué une révolution. Leurs préliminaires se situent dans le mouvement clunisien [fondé c. 910].

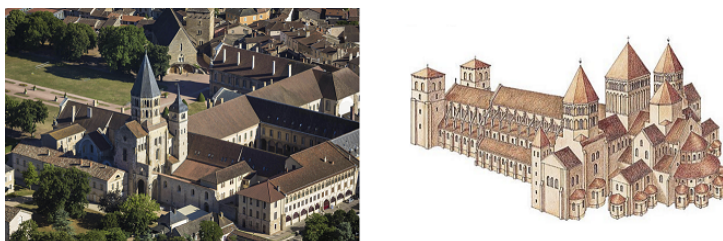


Figure IV.9.1 : Abbaye de Cluny aujourd'hui, et avant sa destruction partielle lors de la Révolution française (elle était alors plus grande que l'église Saint-Pierre de Rome).

Quatre des huit premiers abbés de Cluny furent ensuite canonisés : sept d'entre eux étaient des hommes remarquables. Ils conseillaient les papes, agissaient comme leurs légats, servaient les empereurs comme ambassadeurs. C'étaient des hommes de culture, souvent de naissance noble, issus des plus grandes familles de Bourgogne et des Francs de l'Ouest (ce qui contribua à élargir l'influence de Cluny) et ils pesèrent de tout leur poids dans la réforme morale et spirituelle de l'Église.

Léon IX (1002, 1049, 1054), le pape avec qui commence réellement la réforme papale¹⁰, a promu avec empressement les idées clunisiennes. Il a passé à Rome à peine six mois de son pontificat qui a duré cinq ans, se déplaçant plutôt de synode en synode en France et en Allemagne, corrigeant les pratiques locales, contrôlant les interférences entre l'Église et les potentats laïcs, punissant les irrégularités cléricales et imposant un nouveau modèle de discipline ecclésiastique.

9. Comme n'importe quelle institution connaissant le succès depuis longtemps.

10. Le grand pape réformateur du XI^e siècle est cependant Hildebrand, qui devint le pape Grégoire VII (c. 1015, 1073, 1086).

Une plus grande uniformisation des pratiques cultuelles au sein de l'Église a été l'un des premiers résultats. Elle a commencé à paraître plus homogène.

Une autre conséquence fut la fondation d'un second grand ordre monastique, les Cisterciens (du nom du lieu de leur première maison, à Cîteaux à une vingtaine de kilomètres au sud de Dijon), par des moines mécontents de Cluny et soucieux de revenir à la pureté originelle de la Règle bénédictine, notamment en reprenant le travail pratique et manuel que Cluny avait abandonné.

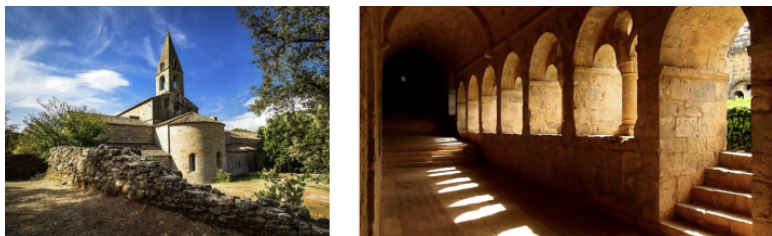


Figure IV.9.2 : Abbaye cistercienne du Thoronet (à mi-chemin entre Aix-en-Provence et Fréjus).

Un moine cistercien, saint Bernard de Clairvaux (1090, 1153), devait être le plus grand chef et prédicateur de la réforme chrétienne et de la croisade au XII^e siècle.



Figure IV.9.3 : Saint Bernard de Clairvaux (1090, 1153). Image de fantaisie, car on ne se préoccupait pas au XI^e siècle de ressemblance physique – cela viendra avec des peintres comme Holbein le Jeune (c. 1497, 1543), qui fut un maître absolu en la matière.

L'ordre cistercien eut une influence considérable à la fois sur la discipline monastique et sur l'architecture ecclésiastique. Elle aussi a poussé l'Église vers plus d'uniformité et de régularité.

Le succès de la réforme se manifesta également dans la ferveur et les certitudes morales du mouvement des croisades, souvent une véritable manifestation populaire de la religion.

Mais les nouvelles voies ont soulevé des oppositions, en particulier parmi les hommes d'église eux-mêmes. Les évêques n'aimaient généralement guère l'ingérence papale dans leurs affaires. Et le clergé paroissial ne voyait pas toujours la nécessité de changer les pratiques héritées que leurs ouailles acceptaient (le mariage des membres du clergé, par exemple).

L'opposition la plus spectaculaire à la réforme ecclésiastique du XI^e siècle s'est manifestée dans la grande confrontation [entre le pouvoir spirituel du pape et le pouvoir temporel du monarque local dans chaque entité politique] qui est entrée dans l'histoire sous le nom de *Querelle des Investitures*.

Bien que certains considéraient ce conflit comme touchant à des principes chrétiens clés, ce qui était en réalité en jeu, et l'objet de contestations, était le partage du pouvoir et des richesses au sein des classes dirigeantes qui fournissaient le personnel du gouvernement royal [dit « temporel »] et ecclésiastique en Allemagne et en Italie, c'est-à-dire les terres du Saint Empire romain germanique.

D'autres pays ont été touchés par des querelles similaires – les Français à la fin du XI^e siècle, les Anglais au début du XII^e – parce qu'il y avait en jeu une question de principe transcendant qui n'avait pas disparu :

*Quelle était la relation appropriée entre l'autorité laïque [du roi ou monarque local] et l'autorité de Rome sur le personnel ecclésiastique, et en particulier le choix [= l'investiture] des évêques ?*¹¹

11. N'oublions pas que les évêchés sont nés spontanément dans les grandes villes de l'empire romain finissant, entre le III^e et le V^e siècle, pour « administrer » les croyants, et de fait remplacer l'administration romaine. Ils étaient tous indépendants les uns des autres, sur un pied d'égalité. Mais à la fin du VI^e siècle, l'évêque de Rome, Grégoire le Grand, qui avait une personnalité affirmée, et donnait des conseils à tous les monarques occidentaux ainsi qu'à l'empereur à Byzance, déclara que l'évêque de Rome – c'est-à-dire lui-même, puis ses successeurs – avait une position prééminente dans l'Église chrétienne, bref était son chef. Il ne parvint pas à s'imposer à Byzance, ni à l'Église d'Irlande, mais il accéda rapidement à la position de chef de l'Église catholique romaine dans tout le reste de l'Occident. Plus tard, en 1054 vint le schisme définitif entre l'Église romaine et l'Église orthodoxe (à Byzance et Moscou), mais c'est une autre histoire.

La bataille la plus spectaculaire et publique de la Querelle des Investitures eut lieu peu après l'élection du pape Grégoire VII (c. 1015, 1073, 1085) en 1073 – l'autre grand pape du nom de Grégoire.

Hildebrand (le nom de Grégoire avant son élection : d'où l'adjectif « hildebrandine » parfois utilisé pour sa politique et son époque) était loin d'avoir une personnalité agréable. Mais ce fut un pape d'un grand courage personnel et moral.

Il avait été l'un des conseillers du pape Léon IX (1002, 1049, 1054) [qui initia, nous l'avons vu, la réforme ecclésiastique du XI^e siècle] et s'est battu toute sa vie pour l'indépendance et la domination de la papauté au sein de la chrétienté occidentale.

Il était italien, mais pas romain, ce qui explique peut-être pourquoi, avant d'être lui-même pape, il a joué un rôle de premier plan dans le transfert de l'élection papale au Collège des cardinaux et dans l'exclusion de la noblesse laïque romaine.

Lorsque la réforme est devenue (comme ce fut le cas pendant son pontificat de douze ans) une question de politique et de droit et non plus de morale et de mœurs, Hildebrand était susceptible de provoquer plutôt que d'éviter les conflits. Il aimait l'action décisive sans trop se soucier des conséquences possibles.



Figure IV.9.4 : Hildebrand, devenu le pape Grégoire VII (c. 1015, 1073, 1085).

Peut-être que les conflits étaient déjà inévitables. Au cœur de la réforme se trouvait l'idéal d'une Église indépendante [et au-dessus] des pouvoirs temporels. Elle ne pouvait accomplir sa tâche, pensaient Léon IX et ses partisans, que si elle était libre de toute interférence laïque.

L'Église devait se tenir à l'écart de l'État et le clergé devait vivre une vie différente de celle des laïcs : ils devaient constituer une société à part au sein de la chrétienté¹².

De cet idéal sont nées les attaques contre la simonie (l'achat d'avantages spirituels¹³), la campagne contre le mariage des prêtres et une lutte acharnée contre l'ingérence laïque jusque-là incontestée dans les nominations [épiscopales] et les promotions.

La nouvelle façon d'élire les papes laissait à l'empereur un veto théorique et rien de plus.

Les relations de travail, elles aussi, s'étaient détériorées dans la mesure où certains papes avaient déjà commencé à naviguer en eaux troubles en recherchant le soutien des vassaux de l'empereur.

Dans cette situation délicate, le tempérament de Grégoire VII ne le poussait pas vers la conciliation. Une fois élu, il commença à exercer sa charge sans l'assentiment impérial, se bornant à informer l'empereur de son accession au trône de saint Pierre.

Deux ans plus tard, il publia un décret sur l'investiture laïque, interdisant à tout laïc d'investir un clerc dans un évêché ou dans une autre charge ecclésiastique, et excommunia certains des conseillers ecclésiastiques de l'empereur au motif qu'ils s'étaient rendus coupables de simonie en achetant leur place.

Pour couronner le tout, Grégoire convoqua l'empereur Henri IV pour qu'il comparaisse devant lui et se défende contre les accusations d'inconduite.

12. Il y avait dans ces objectifs des préoccupations morales : les prêtres devaient avoir une conduite édifiante, consacrée uniquement à leur sacerdoce, donc ne pas être mariés. On se rappelle que saint Paul n'était pas loin de comparer le mariage au stupre, et saint Jérôme et saint Augustin étaient très agités par le sexe qui les tourmentait. Mais il y avait aussi des préoccupations plus matérielles : n'étant pas mariés, les biens possédés par les prêtres [y compris les prélats haut placés] ne pouvaient pas aller à des héritiers, et allaient directement à l'Église. Ce fut l'une des sources de son enrichissement fabuleux au cours des siècles suivants à côté des dons que lui firent des quantités de gens riches pour acheter leur place au paradis.

13. « Volonté délibérée de vendre ou d'acheter un bien spirituel ou intime-ment lié au spirituel (bénédictions, grâces, bénéfices ou dignités ecclésiastiques) pour un prix temporel (somme d'argent, présent matériel, protection ou recommandation) ; pratique qui en résulte. » Source : **cnrtl.fr**

Henri a d'abord répondu en s'appuyant sur l'Église elle-même. Il obtint qu'un synode allemand dépose Grégoire. Cela lui valut d'être excommunié¹⁴, ce qui aurait eu moins d'importance s'il n'avait pas affronté de puissants ennemis en Allemagne qui avaient maintenant le soutien du pape.

Au bout du compte, Henri dut céder. Pour éviter un procès devant les évêques allemands présidé par Grégoire qui était déjà en route pour l'Allemagne, Henri se rendit à Canossa dans le nord de l'Italie où Grégoire faisait étape. Celui-ci imposa à Henri une humiliante attente de trois jours dans la neige devant sa porte avant de recevoir la pénitence de l'empereur.

Ce fut l'exemple le plus dramatique de tous les affrontements entre l'autorité laïque et l'autorité spirituelle.

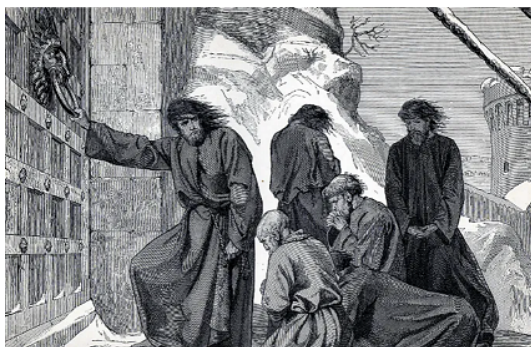


Figure IV.9.5 : Henri IV attendant en janvier 1077 trois jours dans la neige à Canossa, devant la résidence du pape Grégoire VII, que celui-ci reçoive sa pénitence.

14. On note l'emploi de symboles [l'excommunication] et de promesses liées à la vie dans l'Au-delà, qui masquent des luttes tout à fait terre à terre pour le pouvoir socio-économique.

Certains historiens – dont Robers certainement – souligneront néanmoins que les combats de Grégoire VII résultaient de la conviction qu'il cherchait à construire une société meilleure.

Mais, depuis Platon, la plupart des intellectuels et philosophes ignorent qu'on ne peut pas faire le bonheur d'un peuple contre son gré, et que le totalitarisme n'a jamais engendré le bonheur.

Comme toute règle, elle a ses exceptions qui la confirment : on peut soutenir que Singapour qui a été menée de petite bourgade pauvre à cité-État florissante par Lee Kuan Yew (1923, 2015) entre 1959 et 1990 est une exception.

Noter enfin que, les « intellectuels » sont généralement fascinés par le pouvoir, car ils n'en ont eux-mêmes aucun.

Mais Grégoire n'avait pas vraiment gagné. L'épisode de Canossa a causé peu de remous à l'époque. La position du pape était trop extrême; il est allé au-delà du droit canonique pour affirmer une doctrine révolutionnaire, selon laquelle les rois n'étaient que des officiers qui pouvaient être révoqués lorsque le pape les jugeait inaptes ou indignes.

Cela avait un caractère subversif inimaginable pour des hommes à la mentalité médiévale dont les horizons moraux étaient dominés par l'idée du caractère sacré des serments de fidélité. Cela préfigurait les revendications ultérieures de la monarchie papale, mais était inacceptable pour quelque roi que ce soit.

La question des investitures resta un problème pendant les cinquante années suivantes. Grégoire perdit la sympathie qu'il avait gagnée quand Henri avait tenté de l'intimider. Ce n'est qu'en 1122 qu'un autre empereur accepta un concordat qui fut considéré comme une victoire papale, bien que diplomatiquement déguisée pour ménager les susceptibilités.

Néanmoins Grégoire avait été un vrai pionnier; il avait imposé la reconnaissance d'une différence entre les ecclésiastiques et les laïcs comme jamais auparavant. Et il avait revendiqué avec plus de force que jamais auparavant la supériorité du pouvoir papal sur le pouvoir des rois.

On entendrait encore parler de ces questions au cours des deux siècles suivants, lorsque la jurisprudence et la juridiction papales progressèrent; de plus en plus de litiges juridiques quittèrent les tribunaux de l'église locale pour aller devant les juges papaux, qu'ils résident à Rome ou siègent localement.

En 1100, les bases étaient établies pour l'émergence d'une véritable monarchie papale.

Il y eut une querelle spectaculaire en Angleterre sur la question des privilèges de l'Église de Rome et de l'immunité de ses prélats par rapport à la loi du pays; cette question resurgirait dans l'avenir¹⁵. Aussitôt, elle provoqua l'assassinat (puis la canonisation) de Thomas Becket (1118, 1170), l'archevêque de Cantorbéry¹⁶. Mais

15. La création de l'Église d'Angleterre – qui serait la réponse définitive d'Henri VIII Tudor (1491, 1509, 1547) à la question – était encore dans les limbes.

16. C'était un grand ami du roi d'Angleterre Henri II Plantagenêt (1133, 1154, 1189), mais il refusa de prendre parti contre Rome dans la querelle entre Rome et Henri II. Ce dernier laissa son ami être assassiné. On ne sait pas jusqu'à quel point Henri II était au courant du projet et laissa faire.

dans l'ensemble, les larges immunités légales du clergé n'étaient pas beaucoup contestées.

Sous Innocent III – un très grand dirigeant de l'Église, très peu religieux, mais homme fort, et grand diplomate – les prétentions papales à l'autorité monarchique atteignirent un nouveau sommet théorique dans certains domaines.



Figure IV.9.6 : Pape Innocent III (1161, 1198, 1216)¹⁷.

Certes, Innocent III n'est pas toujours allé aussi loin que Grégoire VII. Il ne revendiquait pas une supériorité absolue du pouvoir spirituel [i.e. celui du pape] sur le pouvoir temporel partout dans la chrétienté occidentale, mais il disait que la papauté avait par son autorité transféré l'empire des Grecs [de Byzance] aux Francs.

Au sein de l'Église, son pouvoir n'était limité que par les insuffisances de la machine bureaucratique à son service pour faire fonctionner la papauté.

Néanmoins, le pouvoir papal était encore souvent déployé pour soutenir les idées réformatrices – ce qui montre qu'il restait beaucoup à faire.

Le célibat des prêtres était devenu plus courant et plus répandu¹⁸.

17. Comme toujours, il n'y a aucun souci de ressemblance physique.

18. Mais pas l'abstinence; ils couchaient en général discrètement avec la femme qui tenait leur presbytère, ou une ou plusieurs autres proches. À Saint-

Parmi les pratiques nouvelles qu'imposait l'Église au XIII^e siècle figure celle de la confession individuelle fréquente, puissant instrument de contrôle dans une société religieuse et anxieuse¹⁹.

Parmi les innovations doctrinales, la théorie de la transsubstantiation, selon laquelle par un processus mystique le corps et le sang du Christ étaient effectivement, « pour de vrai », présents dans le pain et le vin utilisés dans le service de la communion, s'est imposée à partir du XIII^e siècle²⁰.

Le « baptême final », en quelque sorte, de l'Europe au milieu du Moyen Âge a été grandiose. La réforme monastique et l'autocratie papale, mariées à l'effort intellectuel et au déploiement d'une nouvelle richesse dans l'architecture, lui ont permis d'atteindre un nouveau sommet de l'histoire chrétienne après l'âge des Pères de l'Église [du IV^e au VI^e siècle].

C'était une réalisation dont les causes les plus fondamentales résidaient sans doute dans les développements intellectuels et spirituels, mais elle est devenue surtout visible dans la pierre. Ce que nous considérons comme l'architecture « gothique »²¹ fut une création de cette période. Elle a habillé le paysage européen. Jusqu'à l'avènement du chemin de fer, celui-ci fut dominé ou ponctué par un clocher ou une flèche d'église s'élevant au-dessus d'une petite ville.

En effet, jusqu'au XII^e siècle, les principaux édifices de l'Église étaient des établissements monastiques. Mais commença alors la construction de l'étonnante série de cathédrales, notamment dans le nord de la France et en Angleterre, qui reste l'une des grandes

Cyr-sur-mer dans ma jeunesse, l'abbé Vernier (qui n'avait pas que le pied à coulisser) était le plus grand coureur de jupons du pays, et se tapait de jolies jeunesses – ce qui instruisait les enfants qui allaient l'observer discrètement par la fenêtre de sa chambre restée ouverte. Si l'on préfère des références plus augustes, on peut relire le livre d'Emmanuel Le Roy Ladurie, *Montaillou*, Gallimard, 1975, qui y décrit les agissements du curé Clergue établis par une minutieuse enquête de l'évêque de Pamiers, pour extirper le catharisme, entre 1294 et 1324.

19. C'est effectivement une technique totalitaire particulièrement efficace pour tenir les membres d'une population « par l'intérieur », si l'on peut dire, de chaque individu. Collé là-dessus le sentiment de culpabilité perpétuelle provenant des juifs – mais chez eux c'était au niveau national pas individuel – ça garantissait de rendre la plupart des catholiques soit hypocrites, soit schizo-phrènes, soit à moitié fous, comme saint Jérôme ou saint Augustin.

20. Il est difficile de ne pas y voir des vestiges lointains du cannibalisme rituel pratiqué encore en Occident vers -1000, et en Amérique encore vers +1400 – bien que ce dernier n'ait évidemment pas influencé l'Europe.

21. Qualificatif introduit plus tard par un commentateur pour tenter de tourner en dérision ce style étrange par rapport au style roman.

gloires de l'art européen et constitue, avec les châteaux, l'architecture majeure du Moyen Âge.



Figure IV.9.7 : Cathédrale de Chartres (construite entre 1194 et 1230) vue de loin.

Il y avait un grand enthousiasme populaire, semble-t-il, pour ces investissements colossaux, bien qu'il soit difficile de connaître précisément les mentalités qui les sous-tendaient. Des analogies pourraient être recherchées dans le sentiment des passionnés d'exploration spatiale du XXe siècle, mais cela omet la dimension surnaturelle de ces grands édifices. Ils étaient à la fois des offrandes à Dieu et une partie essentielle de l'instrumentation de l'évangélisation et de l'éducation sur terre.

Autour de leurs immenses nefs et bas-côtés se déplaçaient les cortèges promenant des reliques et les foules de pèlerins venus les voir²². Leurs vitraux étaient remplis d'images de l'histoire biblique qui était au cœur de la culture européenne; leurs façades étaient couvertes de représentations didactiques sur le sort qui attendait les justes et les autres.

Le christianisme a réalisé avec les cathédrales une nouvelle publicité et un nouveau sens d'appartenir à une communauté [on pouvait constamment voir ses créations architecturales « à la gloire de Dieu » les plus grandioses]. Il n'est pas non plus possible d'évaluer le plein impact de ces grandes églises sur l'imagination des Européens médiévaux sans nous rappeler à quel point le contraste entre leur splendeur et la réalité de la vie quotidienne était plus grand que tout ce qu'on peut imaginer aujourd'hui.

22. Aucune différence avec les processions à la gloire de Marduk à Babylone au XIXe siècle av. J.-C.



Figure IV.9.8 : Portail de la cathédrale de Reims (détail), vitraux de la cathédrale de Paris.

La puissance et la pénétration du christianisme organisé furent encore renforcées par l'apparition de nouveaux ordres religieux. Deux étaient particulièrement remarquables : les ordres « mendiants » franciscains et dominicains, qui en Angleterre furent appelés respectivement les frères gris et noirs, à cause de la couleur de leurs vêtements ordinaires²³.

Les Franciscains étaient de vrais révolutionnaires : leur fondateur, saint François d'Assise (c. 1181, 1226), a quitté sa famille [riche] pour mener une vie de pauvreté parmi les malades, les nécessiteux et les lépreux. Les disciples qui se rassemblèrent bientôt autour de lui s'empressèrent de vivre une vie orientée vers l'imitation de la pauvreté et l'humilité du Christ.

Il n'y avait d'abord aucune organisation formelle et François n'a jamais été prêtre, mais Innocent III, saisissant astucieusement l'occasion de patronner ce mouvement potentiellement diviseur, au lieu de le laisser échapper au contrôle leur ordonna d'élire un supérieur. À travers son chef, la nouvelle fraternité devait et maintenait une obéissance rigoureuse au Saint-Siège. Les Franciscains pouvaient fournir un contrepoids utile à l'autorité épiscopale locale, car ils pouvaient prêcher sans l'autorisation de l'évêque du diocèse.

Les ordres monastiques plus anciens sentirent le danger et se sont opposés aux Franciscains, mais les frères ont prospéré, malgré des querelles internes au sujet de leur organisation. En fin de compte, ils ont acquis leur propre structure administrative substantielle, mais ils sont toujours restés particulièrement les évangélistes des pauvres et du champ missionnaire.

23. Roberts n'a pas beaucoup parlé des Croisades et pas du tout des ordres soldats (ou militaires), principalement les Templiers, les Hospitaliers et les Chevaliers Teutoniques, qui méritent aussi qu'on s'intéresse à eux. Il va en parler plus loin.

Les Dominicains ont poursuivi un but plus précis. Leur fondateur était un prêtre castillan²⁴ qui est allé prêcher dans le Languedoc à un groupe considéré comme hérétique, les Albigeois.

Autour de ses compagnons a grandi un nouvel ordre de prédication ; lorsque Dominique mourut en 1221, ses dix-sept disciples étaient devenus plus de cinq cents frères.

Comme les Franciscains, les Dominicains étaient des mendiants voués [officiellement] à la pauvreté. Et, comme eux aussi, ils se lancèrent dans une œuvre missionnaire. Mais leur impact fut avant tout intellectuel et ils devinrent une grande force dans une nouvelle institution de grande importance qui venait de prendre forme : *les premières universités*.

Les Dominicains ont fourni une grande partie du personnel de l'*Inquisition*, une organisation [épouvantablement cruelle] de lutte contre l'hérésie cathare [un autre nom de l'hérésie des Albigeois], apparue au début du XIIIe siècle.

Dès le IVe siècle, les ecclésiastiques catholiques romains avaient poussé à la persécution des hérétiques. Cependant, la première condamnation papale à leur encontre ne vint qu'en 1184. Ce n'est que sous Innocent III que la persécution devint le devoir des rois catholiques.

Les Albigeois [ou cathares] n'étaient certainement pas des catholiques romains, mais il est discutable de les considérer comme des hérétiques chrétiens. Leurs croyances rappelaient les doctrines manichéennes ; c'étaient des dualistes, dont certains rejetaient toute création matérielle [i.e. terrestre] comme mauvaise. Comme celles de nombreux hérétiques ultérieurs, les opinions religieuses hétérodoxes étaient considérées comme impliquant une aberration ou au moins une non-conformité dans les pratiques sociales et morales.

Innocent III semble avoir décidé de persécuter les Albigeois après l'assassinat d'un légat du pape dans le Languedoc. Aussi en 1209 une croisade fut lancée contre eux. Elle attira de nombreux laïcs (surtout du nord de la France) en raison de la chance qu'elle offrait de s'emparer rapidement des terres et des demeures des Albigeois, mais elle marqua aussi une grande innovation : l'union de l'État et de l'Église dans la chrétienté occidentale pour écraser par la force une dissidence qui pourrait mettre l'un ou l'autre en danger. Ce fut longtemps un appareil efficace, mais jamais tout à fait à l'unisson.

24. Dominique de Guzman, né vers 1170 à Caleruega en Espagne et mort en 1221 à Bologne en Italie.

En jugeant la théorie et la pratique de l'intolérance médiévale, il faut se rappeler le danger épouvantable que représentait, dans l'esprit de ses membres, l'hérésie pour les individus et pour la société : les hérétiques feraient face, pensait-on, aux tourments éternels en enfer.

Pourtant, la persécution n'a pas empêché l'apparition de nouvelles hérésies encore et encore au cours des trois siècles suivants, car elles exprimaient de réels besoins [de retour à une vie plus proche de l'idéal chrétien de réelle pauvreté, chasteté et souci d'autrui].

L'hérésie était, en un sens, le révélateur de la superficialité du succès que l'Église avait si spectaculairement obtenu, et de sa vacuité réelle au fond en termes de transformation des mentalités.

Les hérétiques étaient la preuve vivante de l'insatisfaction face au résultat de la longue et souvent héroïque bataille que l'Église avait mené depuis des siècles pour rapprocher la nature humaine des valeurs apostoliques²⁵.

D'autres critiques se feront également entendre plus tard et de différentes manières. La théorie monarchique papale a provoqué une contre-doctrine ; des penseurs déclaraient que l'Église avait une sphère d'activité définie qui ne l'autorisait pas à l'ingérence dans les affaires laïques.

Au fur et à mesure que les hommes devenaient plus conscients des communautés nationales et respectueux de leurs exigences, cette attitude [d'endiguement de la sphère religieuse] convainquait de plus en plus de gens.

L'essor de la religion mystique était un autre phénomène qui tendait toujours à échapper à la structure ecclésiastique. Dans des mouvements comme les *Frères de la vie commune*, suivant les enseignements du mystique Thomas de Kemp (1380, 1471), les laïcs créent des pratiques religieuses et des formes de dévotion qui échappaient parfois au contrôle clérical²⁶.

25. Le problème c'est que les « valeurs apostoliques » avec ce jargon impressionnant dont l'Église a le secret – tourner l'autre joue quand on vous a giflé, attendre la béatitude seulement dans l'Au-delà, la mortification, se sentir constamment pécheur, etc. – ne correspondent absolument pas à la nature et ne sont pas viables.

26. D'une manière générale, je l'ai déjà mentionné, l'Église voyait d'un très mauvais œil tout comportement religieux – même parfaitement chrétien – qui échappait au contrôle par sa structure : les moines ermites, les chrétiens prétendant avoir une relation directe avec Dieu (comme le feront les protestants), tous ceux qui d'une manière ou d'une autre remettaient en question l'autorité de Rome et de l'Église.

De tels mouvements exprimaient le grand paradoxe de l'Église médiévale. Elle avait atteint un sommet de puissance et de richesse. Elle possédait de vastes domaines. Elle percevait la dîme et les impôts papaux, qui servaient à entretenir une hiérarchie magnifique. Sa grandeur terrestre reflétait la gloire de Dieu. Les cathédrales somptueuses, les grandes églises monastiques, les liturgies splendides, les fondations savantes et les bibliothèques incarnaient la dévotion et les sacrifices des fidèles. Pourtant, le but de cette énorme concentration de puissance et de grandeur était de prêcher une foi au cœur de laquelle se trouvait la glorification de la pauvreté et de l'humilité et la supériorité des choses qui ne sont pas de ce monde.

La puissance et la magnificence de l'Église dans le monde de son temps, en contradiction avec ses valeurs professées²⁷, suscitait de plus en plus de critiques.



Figure IV.9.9 : Richesse du Vatican et de l'Église, en contradiction avec les valeurs professées de pauvreté, d'humilité, et de spiritualité.

Ce n'était pas seulement que quelques hauts prélats se vautreient dans leurs confortables privilèges et leurs dotations pour satisfaire leurs appétits et négliger leurs ouailles. Il y avait aussi une corruption plus subtile inhérente au pouvoir.

L'identification de la défense de la foi au triomphe d'une institution avait donné à l'Église un visage de plus en plus bureaucratique et légaliste.

27. Contradictions que l'on observe encore à Rome au XXI^e siècle où des cardinaux vivent dans des appartements somptueux de 600 m² au Vatican.

La question avait commencé à se poser dès l'époque de saint Bernard (1090, 1153); déjà alors, il y avait trop d'avocats ecclésiastiques, disait-on. Au milieu du XIII^e siècle, le légalisme était flagrant. La papauté elle-même fut bientôt critiquée. À la mort d'Innocent III [en 1216], l'Église des valeurs d'humilité, du réconfort et des sacrements s'estompait derrière le visage de granit de la centralisation et de la bureaucratie.

Les prétentions de la religion se confondaient avec l'affirmation de soi d'une monarchie ecclésiastique exigeant l'affranchissement de toute contrainte.

Il était déjà difficile de maintenir le gouvernement de l'Église entre les mains d'hommes de stature spirituelle; Marthe écartait Marie, car il fallait des qualités administratives et juridiques pour faire fonctionner une machine qui générait de plus en plus ses propres fins.

En 1294, un ermite d'une piété indiscutable et reconnue fut élu pape. Les espoirs suscités ont été rapidement déçus. Célestin V fut contraint de démissionner au bout de quelques semaines, apparemment incapable d'imposer ses souhaits réformateurs à la curie.

Son successeur fut Boniface VIII (1235, 1295, 1303). Il a été appelé le dernier pape médiéval parce qu'il incarnait toutes les prétentions de la papauté dans leur forme la plus politique et la plus arrogante.

Il était par formation avocat et par tempérament loin d'être un homme de spiritualité. Il se disputa violemment avec le roi d'Angleterre, l'empereur d'Allemagne²⁸ et le roi de France [Philippe le bel (1268, 1285, 1314)²⁹].

Au Jubilé de 1300, Boniface VIII fit apporter deux épées devant lui pour symboliser sa possession du pouvoir temporel aussi bien que spirituel. Deux ans plus tard, il affirma que la croyance en la souveraineté du pape sur chaque être humain était nécessaire au salut.

Sous Boniface VIII, la longue bataille entre les monarques temporels et la papauté (c'est-à-dire le monarque spirituel prétendant représenter Dieu sur terre) atteignit son paroxysme.

28. Cela participait de la dispute entre les guelfes et les gibelins qui dura du XII^e au XIV^e siècle : les guelfes soutenaient les Italiens et le pape, et les gibelins les Hohenstaufen et autres empereurs allemands.

29. En 1303, l'envoyé de Philippe le Bel, Guillaume de Nogaret, se rendit à Anagni à côté de Rome où le pape avait fui. Il gifla le pape qui mourut peu après.

Près de cent ans auparavant [en 1208], l'Angleterre avait été interdite par le pape³⁰ ; cette sentence terrifiante interdisait l'administration de l'un des sacrements tant que le roi restait impénitent et non réconcilié avec l'Église.

Les hommes et les femmes ne pouvaient pas faire baptiser leurs enfants ou obtenir l'absolution de leurs propres péchés. C'étaient des privations effrayantes dans cette époque médiévale où – hérésie ou pas – tout le monde occidental croyait profondément en Dieu.

Le roi Jean sans Terre (1166, 1199, 1216)³¹ avait été contraint de céder. Et l'excommunication avait été levée en 1213.

Un siècle plus tard, les choses avaient changé. Les évêques et leur clergé étaient souvent éloignés [spirituellement] de Rome, ce qui avait aussi sapé leur autorité. Ils pouvaient sympathiser avec un sentiment national latent d'opposition à la papauté dont les prétentions atteignirent leur apogée sous Boniface.

Lorsque les rois de France et d'Angleterre rejetèrent l'autorité de Boniface, il se trouva beaucoup d'ecclésiastiques pour les soutenir. Ils avaient également des nobles italiens pleins de ressentiment pour se battre à leur côté³².

En 1303, certains d'entre eux (à la solde du roi de France) poursuivirent le vieux pape jusque dans sa ville natale et le malmenèrent avec, disait-on, une indignité physique épouvantable. Ses concitoyens libérèrent Boniface et il n'alla pas (contrairement à Célestin, qu'il avait fait mettre en prison) mourir en prison, mais il mourut, sans doute de choc, quelques semaines plus tard.

Ce n'était que le début d'une mauvaise période pour la papauté et, certains diraient, pour l'Église. Pendant plus de quatre siècles [XIV^e au XVII^e siècle inclus], elle allait faire face à des vagues d'hostilité récurrentes et montantes.

Bien que souvent elle y fit face héroïquement, l'hostilité croissante à l'Église telle qu'elle fonctionnait et les critiques croissantes dont elle faisait l'objet finirent par remettre en cause le christianisme lui-même.

30. Suite au refus par le roi d'Angleterre, Jean sans Terre, d'entériner la nomination par Rome de l'archevêque de Cantorbéry

31. Fils et successeur de Richard Cœur de Lion, Jean sans Terre fut le roi de la Grande Charte de 1215.

32. Bref, la papauté sous Boniface était allée beaucoup trop loin dans sa tentative d'imposer sa domination. C'était à une époque où – dans le contexte de montée en puissance en Occident du concept de nation qui avait timidement émergé, nous l'avons vu, un peu avant l'an mil – les clergés de chaque pays étaient lentement mais sûrement en train de faire passer leur allégeance de Rome à chacun de leur pays.

Même à la fin du pontificat de Boniface [en 1303], les revendications légales qu'il avait exprimées étaient presque hors de propos. Après l'attentat dont il fut victime, personne ne bougea pour le venger.

Maintenant, l'échec spirituel attisait de plus en plus le feu. Désormais la papauté serait davantage condamnée pour son opposition aux réformes que pour ses exigences jugées excessives vis-à-vis des rois.

Pendant longtemps, cependant, la critique eut des limites importantes. La notion de critique globale, intrinsèque, pour ses idées fondamentales [de l'ensemble du fonctionnement de l'Église de Rome] était impensable au Moyen Âge. C'était pour des échecs dans leur tâche religieuse pratique et traditionnelle que les hommes d'Église étaient critiqués.

En 1309, un pape français [Clément V (c. 1264, 1305, 1314)³³] amena la curie papale à Avignon, ville appartenant au roi de Naples mais dans l'ombre de la puissance des rois de France dont les terres l'entouraient et la dominaient. Il devait y avoir aussi une prépondérance de cardinaux français pendant la résidence papale à Avignon (qui a duré jusqu'en 1377).

Les Anglais et les Allemands comprirent rapidement que les papes étaient devenus l'instrument des rois de France et prirent des mesures contre l'indépendance de l'Église sur leurs propres territoires. Les électeurs impériaux déclarèrent que leur vote ne nécessitait aucune approbation ou confirmation par le pape et que le pouvoir impérial venait de Dieu seul.

À Avignon³⁴, les papes vivaient dans un immense palais³⁵, dont l'érection était un symbole de leur décision de rester à l'écart de Rome, et dont le luxe était révélateur de la tendance croissante à un mode de vie « terrestre » plus que spirituel.

La cour pontificale était d'une magnificence sans pareille, assistée d'un splendide cortège de serviteurs et d'administrateurs payés par les impôts ecclésiastiques et les détournements.

33. Après Clément V vint Jean XXII, puis Benoît XII, le nom de pape de l'évêque de Pamiers, Jacques Fournier, l'inquisiteur qui avait instruit le procès en catharisme du village de Montaillou. Fournier avait fait son travail avec tellement de soin, de rigueur et de détails, que le dossier d'instruction du procès s'avéra une mine d'or de connaissances sur la sociologie d'un petit village du Sud-Ouest à la fin du XIIIe siècle, et permit à l'historien Emmanuel Le Roy Ladurie d'écrire un livre devenu très célèbre.

34. On dit « en Avignon » pour toute l'enclave papale, et « à Avignon » pour la ville. De même on dit en Allemagne, mais à Francfort.

35. Édifié entre 1335 et 1352. Voir [palais des papes](#).



Figure IV.9.10 : Avignon, palais des Papes, photographie moderne.

Malheureusement, le XIV^e siècle fut une période de désastre économique; on demandait à une population très réduite [par la Grande Peste du milieu du siècle précédent] de payer plus pour une papauté plus coûteuse (et, selon certains, extravagante).

La centralisation a continué à engendrer la corruption – l’abus des droits papaux de contrôler les nominations aux bénéfices vacants était un exemple évident – et les accusations de simonie et de pluralisme [Roberts devrait expliquer de quoi il s’agit, car ce n’est pas clair] étaient de plus en plus plausibles. La conduite personnelle du haut clergé était de plus en plus manifestement en désaccord avec les idéaux apostoliques.

L’exil papal à Avignon nourrit un anticléricalisme et un antipapisme populaire différent de celui des rois exaspérés par les prêtres qui n’accepteraient pas leur juridiction.

Beaucoup de membres du clergé eux-mêmes ont estimé que les riches abbayes et les évêques mondains [= vivant une vie « terrestre » dans le luxe et les privilèges] étaient le signe d’une Église devenue sécularisée.

C’est l’ironie qui a entaché l’héritage de Grégoire VII. Les critiques ont fini par monter au point que la papauté est revenue à Rome en 1377, pour faire face au plus grand scandale de l’histoire de l’Église, le « Grand Schisme » de la fin du XIV^e siècle [à ne pas confondre avec le schisme entre l’Église romaine et l’Église orthodoxe en 1054].

Les monarques séculiers se sont mis à avoir des Églises quasi nationales dans leurs propres royaumes³⁶. Et le collège d'une vingtaine de cardinaux, manipulant la papauté afin de maintenir leurs propres revenus et positions, a provoqué l'élection de deux papes, le second par les seuls cardinaux français.

Pendant trente ans [de 1378 à 1417], les papes de Rome et d'Avignon ont simultanément revendiqué la direction de l'Église. En 1409 apparut même un troisième concurrent à Pise.

À mesure que le schisme avançait, les critiques dirigées contre la papauté devenaient de plus en plus virulentes. « Antéchrist » était le terme injurieux préféré pour le prétendant à l'héritage de Saint-Pierre. C'était aussi compliqué par l'implication de rivalités séculaires. Pour le pape d'Avignon, en gros, il y avait comme alliés la France, l'Écosse, l'Aragon et Milan; le pape romain était soutenu par l'Angleterre, les empereurs allemands, Naples et les Flandres.

Pourtant, le schisme à un moment semblait promettre rénovation et réforme. Quatre conciles de l'Église se sont réunis successivement pour trouver une solution. Ils finirent par réduire le nombre des papes à un seul, à Rome, à partir de 1420.

Mais certains en espéraient davantage. Ils avaient espéré la réforme, or les conciles l'avaient évitée.

Au lieu de cela, ils avaient consacré leur temps à combattre l'hérésie³⁷, et le soutien à la réforme a diminué après que l'unité de la papauté eut été restaurée.

Le principe selon lequel ce n'était pas le seul pape mais le pape assisté du concile des cardinaux, à l'intérieur de l'Église, qui détenait le pouvoir de dire la voie à suivre serait considéré avec suspicion à Rome pendant les 400 années suivantes.

36. Il faut comprendre qu'au-delà de la lutte contre une papauté envahissante, excessive et qui ne vivait plus du tout selon les valeurs évangéliques, il s'agit de la montée en puissance du concept de nation qui est l'une des caractéristiques du second millénaire *en Occident*. Au troisième millénaire, dans lequel nous sommes, pour les Occidentaux, le concept d'empire, comme il existe encore en Chine, en Russie et dans une moindre mesure ailleurs, apparaît anachronique, étrange, et contraire à tout ce qui peut faire le bonheur des hommes. Cependant l'histoire du monde occidental d'Alexandre le Grand jusqu'à Charlemagne est aussi une histoire d'empire, et on ne sache pas que les historiens aient expliqué que les populations en souffraient et étaient malheureuses.

37. Par exemple, le concile de Constance de 1415 convoqua Jean Huss pour tenter de le convaincre de renoncer à ses idées hérétiques, lui promettant un sauf-conduit, puis, une fois Huss arrivé à Constance, l'assassina.

L'hérésie, dont les braises ne furent jamais totalement éteintes – même après la croisade contre les Albigeois et leur destruction définitive en 1244 au château de Montségur – avait éclaté en un zèle réformateur pendant la période conciliaire.

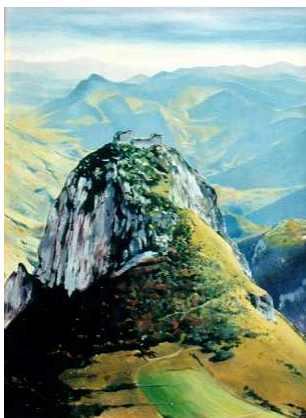


Figure IV.9.11 : Ruines du château de Montségur où les derniers cathares, qui s'y étaient réfugiés, furent brûlés en 1244. Peinture d'Alphonse Prévost, XXe siècle.

Deux hommes remarquables, John Wyclif en Angleterre et Jean Huss (ou Jan Hus) en Bohême, incarnaient les mécontentements auxquels le schisme avait donné lieu.



Figure IV.9.12 : John Wyclif (c. 1330, 1384), Jean Huss (c. 1370, 1415).

C'étaient des réformateurs ecclésiastiques, même si Wyclif était un enseignant et un penseur plutôt qu'un homme d'action.

Huss était devenu le chef d'un mouvement qui avait des implications nationalistes autant qu'ecclésiastiques. Il exerça une énorme influence en tant que prédicateur à Prague. Il fut condamné par le concile de Constance de 1415 pour des vues hérétiques sur la prédestination et la propriété et fut brûlé.

La grande impulsion réformatrice donnée par Wyclif et Huss s'est atténuée tandis que leurs critiques étaient étouffées par l'Église, mais ils avaient exploité une veine d'anti-papisme national qui devait se révéler très destructrice de l'unité de l'Église d'Occident. Les catholiques et les hussites se disputaient encore la Bohême dans d'âpres guerres civiles vingt ans après la mort de Huss. [Deux siècles plus tard la terrible guerre de Trente Ans y démarra.]

Pendant ce temps, la papauté elle-même fit des concessions dans sa diplomatie avec les monarchies laïques du XVe siècle.

Le zèle religieux, de son côté, semblait de plus en plus contourner la structure centrale de l'Église. Une ferveur nouvelle et différente se manifestait dans un flot continu de textes mystiques et dans de nouvelles modes de religion populaire.

Une nouvelle obsession de l'agonie du Christ lors de la Passion apparut dans l'art pictural; de nouvelles dévotions aux saints, un engouement pour la flagellation, des poussées de frénésie dansante montraient une excitabilité accrue.

Un exemple remarquable de l'attrait et de la puissance d'un prédicateur populaire peut être vu chez Savonarole (1452, 1498), un dominicain dont l'immense succès l'a fait pour un temps dictateur moral de Florence dans les années 1490.



Figure IV.9.13 : Savonarole (1452, 1498).

Mais la ferveur religieuse échappait souvent aux structures formelles et ecclésiastiques. Aux XIV^e et XV^e siècles, une grande partie de l'accent mis par la religion populaire était individuelle et dévotionnelle. Un autre signe de l'insuffisance à la fois de la vision et des mécanismes au sein des hiérarchies officielles s'observe dans la négligence du travail missionnaire hors d'Europe.

En définitive, le XV^e siècle laisse une impression de repli, de reflux après un gros effort de développement de l'Église catholique – mais aussi des hérésies – qui avait duré près de deux siècles.

Pourtant, quitter l'Église médiévale en gardant surtout cette impression à l'esprit serait risquer une grave incompréhension d'une société rendue plus différente de la nôtre par la religion que par tout autre facteur³⁸.

L'Europe et la chrétienté (catholique romaine) étaient une seule et même chose. Elles l'étaient encore plus consciemment après 1453 [date de la chute définitive de Byzance].

En Europe, presque toute la vie était définie et réglée par la religion. Toute autorité découlait en dernier ressort de Dieu [ou plus précisément de ceux qui, avec une coercition brutale, imposaient leurs idées « au nom de Dieu »]. L'Église était pour la plupart des hommes et des femmes la seule institution légitime pour enregistrer et authentifier les grands moments de leur existence – leurs mariages, les naissances et baptêmes de leurs enfants, leurs décès.

Beaucoup de ces hommes et de ces femmes s'adonnaient entièrement aux préceptes quotidiens de la religion catholique. Une proportion beaucoup plus importante qu'aujourd'hui de la population était composée de moines et de nonnes.

Mais bien qu'ils puissent toujours songer à se retirer au cloître pour quitter une existence quotidienne hostile, ce qu'ils ont laissé derrière eux n'était pas un monde séculier comme le nôtre, lequel est totalement distinct et indifférent à l'église.

Les études, la charité, l'administration, la justice et de vastes pans de la vie économique relevaient tous de la compétence et des règles édictées par la religion officielle [= une théocratie finissante].

Même lorsque les critiques attaquaient les hommes d'Église, ils le faisaient au nom des normes que l'Église elle-même leur avait

38. On notera que Roberts a totalement laissé de côté Abélard (1079, 1142), Averroès (1126, 1198), saint Thomas d'Aquin (1225, 1274), la scolastique, ainsi que Guillaume d'Ockham (1287, 1347), Nicolas Oresme (c. 1320, 1382), et encore beaucoup d'autres grands esprits dans l'histoire du monde entre le Xe et le XV^e siècle. C'est une contrainte inhérente au projet de raconter toute l'histoire du monde en 2000 pages.

enseignées et en faisant appel à la connaissance des desseins de Dieu qu'elle leur avait donnés.

Le mythe religieux n'était pas seulement la source la plus profonde d'une civilisation; c'était encore la vie de tous les hommes. La religion définissait le but de la vie humaine, et le faisait en termes de Bien transcendant.

En dehors de l'Église, c'est-à-dire de la communauté de tous les croyants, il n'y avait que le paganisme. Le diable – imaginé sous une forme très concrète, tangible [de personnage tout noir, avec des cornes et une fourche, sortant temporairement de l'enfer où il demeurerait] – guettait ceux qui s'écartaient du chemin de la grâce.



Figure IV.9.14 : Image de Satan tel que pouvaient l'imaginer les hommes et les femmes du Moyen Âge en Occident. Ils pensaient même parfois l'avoir vu ou aperçu, avant de s'enfuir terrorisés.

Le bon peuple pensait implicitement que s'il y avait des évêques et même des papes parmi les errants [c'est-à-dire parmi les hommes d'esprit qui avaient compris que tout l'attirail de la religion était un vaste ensemble de mythes et de pratiques maintenant la cohésion de la société], tant pis pour eux.

La fragilité humaine ne pouvait compromettre la vision religieuse de la vie. La justice de Dieu apparaîtrait et Il séparerait les bons chrétiens des brebis galeuses au Jour du jugement dernier quand toutes choses terrestres auraient pris fin.

Mais il n'y avait pas que la religion dans l'Europe de la fin du Moyen Âge qui avait grandi et changé. Il y avait aussi l'État.

La plupart d'entre nous aujourd'hui sommes parfaitement habitués à l'idée d'avoir un État qui nous gouverne. Il est généralement admis que l'ensemble du monde est divisé en organisations impersonnelles agissant par l'intermédiaire de fonctionnaires désignés de

manière spéciale, et que chacune de ces organisations exerce l'autorité publique finale pour une région géographique donnée. On pense souvent que les États représentent d'une manière ou d'une autre des personnes ou des nations. Mais qu'ils le fassent ou non, les États sont les éléments de base à partir desquels la plupart d'entre nous construirions une description politique du monde moderne.

Rien de tout cela n'aurait été intelligible pour un Européen en l'an mil. Cinq cents ans plus tard, une grande partie aurait pu l'être, selon qui était cet Européen³⁹.

Le processus par lequel l'État moderne a émergé, bien que loin d'être achevé en 1500, est l'un des marqueurs qui délimitent l'ère moderne de l'histoire. Les réalités étaient passées avant les principes et les idées⁴⁰.

À partir du XIII^e siècle, de nombreux dirigeants, généralement des rois, ont pu, pour diverses raisons, accroître leur pouvoir sur leurs sujets. C'était souvent parce qu'ils pouvaient entretenir de grandes armées et les équiper avec des armes plus efficaces.

Les canons en fer ont été inventés au début du XIV^e siècle ; le bronze a suivi et, au siècle suivant, de gros canons en fonte sont devenus disponibles. Avec leur apparition, les grands hommes ne pouvaient plus braver les défis de leurs souverains derrière les murs de leurs châteaux. Les arbalètes en acier donnaient également un gros avantage à ceux qui pouvaient se les offrir.

De nombreux dirigeants étaient en 1500 en bonne voie d'exercer un monopole de l'utilisation de la force armée dans leurs royaumes. Ils se disputaient aussi davantage sur le tracé des frontières qu'ils partageaient, et cela ne reflétait pas seulement de meilleures techniques d'arpentage.

Cela a marqué un changement d'orientation au sein du gouvernement, d'une prétention à contrôler les personnes qui avaient une relation particulière avec le dirigeant à celle de contrôler les personnes qui vivaient sur un certain territoire. La territorialité remplaçait la dépendance personnelle.

Sur ces ensembles territoriaux [formant le royaume d'un roi ou prince], le pouvoir royal s'exerça de plus en plus directement par

39. Des gens comme Érasme (c. 1466, 1536) ou son ami Thomas More (1478, 1535) – qui faisaient partie des « intellectuels » de la fin du XVe siècle – auraient compris.

40. Idée qui fait bondir un épistémologue ! « Les réalités » sont une construction intellectuelle comme les autres. D'ailleurs la démocratie libérale est surtout au service d'une élite. Cf. livre de Berger et Luckmann.

l'intermédiaire de fonctionnaires [on dirait de nos jours hauts fonctionnaires ou ministres] qui, comme l'armée, devaient être payés ⁴¹.

Une royauté qui avait fonctionné par l'intermédiaire de vassaux familiers du roi, qui faisaient une grande partie de son travail pour lui en échange de ses faveurs et qui le soutenaient sur le terrain lorsque ses besoins dépassaient ce que ses propres domaines pouvaient fournir, a cédé la place à une royauté dont le gouvernement était assuré par des « employés », payés par des impôts (de plus en plus versés en monnaie, et non en nature), dont la levée était du reste l'une des tâches les plus importantes.

Le parchemin des chartes et des rôles a commencé au XVI^e siècle à être remplacé par les premiers documents papier. Ce qui allait devenir l'océan de paperasserie de la bureaucratie moderne.

Une telle esquisse donne une idée désespérément simpliste de cette évolution extrêmement importante et complexe. Elle était liée à tous les aspects de la vie, à la religion et aux sanctions et à l'autorité que cette dernière incarnait. Elle était liée à l'économie, aux ressources qu'elle offrait et aux possibilités sociales qu'elle ouvrait ou fermait, aux idées et à la pression qu'elles exerçaient sur des institutions encore malléables.

Mais le résultat est indiscutable. Vers 1500 commençaient à apparaître sous diverses formes de nouvelles structures politiques tout à fait différentes de celles de l'Europe des Carolingiens ⁴² et des Ottoniens.

Bien que les liens personnels et locaux devaient encore rester pendant des siècles les plus importants pour la plupart des Européens, la société a été institutionnalisée d'une manière différente de celle de l'époque où même les loyautés tribales comptaient encore.

La relation de seigneur à vassal [i.e., pour faire court, la féodalité] qui, avec les vagues prétentions du pape et de l'empereur en toile de fond, a si longtemps semblé représenter toute la pensée politique, commençait à faire place à une idée de pouvoir princier sur tous les habitants d'un royaume qui, avec des prétentions parfois extrêmes (comme celle d'Henri VIII d'Angleterre selon lesquelles un prince ne connaissait de supérieur à lui que Dieu), étaient vraiment tout à fait nouvelles.

41. En France, Philippe le Bel (1268, 1285, 1314) avait commencé à s'entourer de conseillers/ministres qui étaient des professionnels, et non plus des compagnons d'arme ou de grands féodaux. On les appelle les *légistes*. Un important d'entre eux était Enguerrand de Marigny (c. 1260, 1315).

42. Même si on aime à dire, dans les cours d'histoire de France, que Charlemagne avait des *missi dominici* qui parcouraient son empire pour transmettre ses ordres et faire remonter des informations – les ancêtres des préfets.

Forcément, un tel changement ne s'est pas produit partout de la même façon ni au même rythme. En 1800, la France et l'Angleterre étaient depuis des siècles des notions [des entités politiques et nationales] que l'Allemagne et l'Italie n'étaient pas encore.

Partout où cela s'est produit, le cœur du processus fut généralement l'agrandissement constant du domaine contrôlé directement par la famille royale⁴³.

Les rois jouissaient de grands avantages sur leurs vassaux. S'ils dirigeaient leurs affaires avec soin, ils avaient une base de pouvoir plus solide dans leurs domaines généralement vastes

La fonction royale avait encore une aura mystérieuse aux yeux du peuple à ce sujet⁴⁴, reflétée dans les circonstances solennelles des couronnements et les onctions [à Reims en France, en utilisant la Sainte Ampoule].

Les cours royales semblaient promettre une justice plus indépendante et moins coûteuse que celle que l'on pouvait obtenir des seigneurs féodaux locaux⁴⁵.

Au XIIe siècle aussi, une nouvelle conscience de la nécessité de la loi commença à apparaître et les rois étaient en position de force pour dire quelle loi devait être appliquée dans leurs tribunaux. Ils pouvaient donc faire appel non seulement aux ressources de la structure féodale à la tête de laquelle – ou quelque part près de laquelle – ils se tenaient, mais aussi à d'autres forces extérieures. L'une d'elles, dont l'importance croissante se révéla peu à peu, était le sentiment qu'avait [très progressivement] le peuple d'appartenir à une nation⁴⁶.

43. Ainsi, en France, l'origine territoriale de la nation française est l'île-de-France qui appartenait en propre au roi. Les autres territoires étaient des fiefs [duchés ou autres baronnies] appartenant à de grands vassaux – qui parfois menaçaient de devenir des royaumes indépendants comme la Bourgogne au début du XVe siècle, ce qui obligea Louis XI à y mettre bon ordre.

L'histoire des rapports entre la France et le duché de Bourgogne est une histoire complexe et passionnante qui fait intervenir les Flandres espagnoles, mais dépasse le cadre limité d'une histoire du monde.

44. Au XXe siècle elle ne l'a plus qu'aux yeux des lecteurs et des lectrices de Point de Vue et Images du Monde.

45. Cf. en France l'image d'Épinal de Saint Louis rendant la justice sous un chêne à Vincennes.

46. Il faut être assez prudent dans cette description de l'émergence d'un sentiment national dans le peuple dès la fin du Moyen Âge. C'est surtout ce que raconte l'histoire officielle – qui n'est jamais très éloignée de la propagande. La réalité en France est qu'avant la Révolution française, les habitants de chaque région avaient un sentiment régional mais pas national, la plupart d'ailleurs ignoraient qui était le roi.

Cette idée (que la plupart des hommes modernes tiennent pour acquise) nous devons nous garder de la placer trop tôt. Aucun État médiéval n'était national dans le sens qu'on donne aujourd'hui à ce terme, et la plupart d'entre eux étaient très faibles. Néanmoins, vers 1500, les sujets des rois d'Angleterre et de France pouvaient se considérer comme différents des étrangers qui n'étaient pas leurs concitoyens, même s'ils pouvaient également considérer les personnes qui vivaient dans le village voisin comme virtuellement des étrangers.

Même 200 ans plus tôt, ce genre de distinction était faite entre ceux qui étaient nés à l'intérieur et ceux qui étaient nés à l'extérieur du royaume. Le sentiment qu'il existait une communauté des natifs du royaume s'est renforcé progressivement.

Un symptôme était l'apparition de la croyance dans les saints patrons nationaux. Si des églises lui avaient été dédiées sous les rois anglo-saxons⁴⁷, ce n'est qu'au XIVe siècle que la croix rouge sur fond blanc de Saint-Georges devint une sorte d'uniforme pour les soldats anglais lorsque Saint-Georges fut reconnu comme protecteur officiel de l'Angleterre (son exploit en tuant le dragon ne lui fut attribué qu'au XIIe siècle et fut peut-être le résultat d'une confusion avec un héros grec légendaire, Persée).

Un autre fut la rédaction d'histoires nationales (déjà annoncées par les histoires des siècles barbares [Ve au Xe] des peuples germaniques) et la découverte de héros nationaux.

Au XIIe siècle, un Gallois a plus ou moins inventé la figure mythologique d'Arthur, tandis qu'un chroniqueur irlandais de la même période a construit un mythe non historique du Haut Roi Brian Boru et de sa défense de l'Irlande chrétienne contre les Vikings⁴⁸.

Surtout, il y avait davantage de littérature vernaculaire. L'espagnol et l'italien d'abord, puis le français et l'anglais commencèrent à briser la barrière imposée à la créativité littéraire par le latin.

Les ancêtres de ces langues sont reconnaissables dans des romans du XIIe siècle comme la Chanson de Roland, qui transforma une défaite de Charlemagne face aux montagnards pyrénéens en résistance glorieuse de son arrière-garde contre les Arabes, ou le Poème du Cid, l'épopée d'un héros national espagnol [qui dans la réalité montra une loyauté beaucoup plus fluctuante entre les Arabes et les Espagnols].

47. Nom donné aux rois en Grande-Bretagne avant la domination viking.

48. C'était les Astérix, Tintin, Iznogoud et Lucky Luke du premier millénaire... qui firent autant de tort à la civilisation que les bandes dessinées citées à la jeunesse française – dont moi – des années 1960 jusqu'à aujourd'hui.

Avec le quatorzième siècle sont venus Dante, Langland et Chaucer, chacun d'eux écrivant dans une langue que nous pouvons lire sans grande difficulté.



Figure IV.9.15 : Dante Alighieri (1265, 1321) tenant à la main son livre *La Divine Comédie*, écrit entre 1303 et 1321.

Il ne faut pas exagérer l'impact immédiat de l'émergence de la notion de nation. Pendant des siècles encore, la famille, la communauté locale [voisins, village, marché de la bourgade proche], la religion ou la guilde [des artisans dans une spécialité donnée] devaient rester au centre des loyautés de la plupart des hommes.

Même s'ils avaient décelé l'émergence d'institutions nationales dans la société dans laquelle ils vivaient, cela n'aurait pas eu beaucoup d'effet pour briser ce conservatisme. Il s'agissait rarement de plus que l'apparition de juges nommés par le roi et de collecteurs d'impôts du roi – et même en Angleterre, celui des États de la fin du Moyen Âge où la notion de nation était la plus développée, beaucoup de gens n'auraient même jamais rencontré ces émissaires royaux.

Les paroisses rurales et les petites villes du Moyen Âge, au contraire, étaient de véritables communautés et offraient en temps ordinaire suffisamment pour réfléchir en matière de responsabilités sociales⁴⁹.

49. Après la chute de l'empire romain d'Occident, l'Europe est réellement repartie de zéro en matière de culture politique. On était bien loin des considérations d'Aristote sur la question – qui d'ailleurs passa lui-même totalement à côté de la notion d'empire. Et Aristote de toute façon était inconnu en Europe avant qu'Averroès (1126, 1198) ne le réintroduise au XIIe siècle.

Nous avons vraiment besoin d'un autre mot que « nationalisme » [qui s'est chargé de tant de connotations aux XIXe et XXe siècles] pour suggérer les aperçus occasionnels et fugaces du royaume qui pouvaient de temps à autre atteindre les membres d'une communauté locale à l'époque médiévale, ou même l'irritation qui pouvait soudainement éclater dans une émeute contre la présence d'étrangers, qu'ils soient des ouvriers ou des commerçants. (L'antisémitisme médiéval, bien sûr, avait des racines différentes.)

Néanmoins, il y eut, entre 1200 et 1500 pour fixer des dates simples, une lente consolidation du soutien aux nouveaux États d'Europe occidentale qui résulta de ces perceptions et autres phénomènes fugitifs ⁵⁰.

Les premiers pays où la notion de nation couvrait quelque chose comme les domaines des pays modernes du même nom ont été l'Angleterre et la France. Quelques milliers de Normands étaient venus de France après l'invasion de 1066 en Angleterre anglo-saxonne pour former une nouvelle classe dirigeante. Leur chef, Guillaume le Conquérant, leur donna des terres, mais en conserva la plus grande partie pour lui (ses domaines royaux étaient plus vastes que ceux de ses prédécesseurs anglo-saxons) et affirma sa suzeraineté ultime sur tout le reste : il était le seigneur de la terre ; et les hommes tenaient ce qu'ils tenaient directement ou indirectement de lui. Il hérita également du prestige et du fonctionnement de l'ancienne monarchie anglaise. C'était important, car cela l'élevait de manière décisive au-dessus de ses compagnons d'armes normands. Les plus importants d'entre eux devinrent les comtes et les barons de Guillaume, ceux en dessous les chevaliers, gouvernant d'abord l'Angleterre depuis des châteaux de bois et de terre qu'ils construisirent dans tout du pays.

50. Encore un commentaire sur les sujets que Roberts aborde et ceux qu'il n'aborde pas : il n'a pas parlé de l'invasion normande (ou à peine) en Angleterre ; il n'a pas parlé de l'histoire de l'Angleterre au XIIe siècle, par exemple la lutte entre Mathilde et Étienne, Henri II, Aliénor, Jean sans Terre, etc., ni de celle de la France à la même époque, Louis VII, Aliénor, Philippe Auguste, Louis VIII, Saint Louis, etc. ; il n'a pas parlé de la guerre de Cent ans. Il va le faire ci-dessous, mais dans une vision géopolitique globale.

En revanche, le livre de Roberts – *c'est sa très grande force* – offre un cadre clair pour étudier au niveau de détail qu'on veut Bouvines, ou les Flandres, ou la guerre de Cent ans, sans se noyer ni perdre de vue l'histoire globale.

Alors que l'histoire enseignée en France dans les cours d'histoire à l'école, est une histoire nationale qui par la force des choses n'a aucune logique (car sa logique profonde est seulement européenne et mondiale) et s'assimile alors à un fatras de faits, cf. par exemple le livre de Jean-Joseph Julaud, *L'histoire de France pour les Nuls*, la trop bien nommée, publiée par First en 2004.

Les Normands de Guillaume le Conquérant s'étaient emparé d'une des sociétés les plus civilisées d'Europe, qui continua sous les rois anglo-normands à faire preuve d'une vigueur inhabituelle.

Quelques années après la Conquête, le gouvernement anglais réalisa l'un des actes administratifs les plus remarquables du Moyen Âge, la compilation du Domesday Book, un vaste recensement de tout ce qu'il y avait en Angleterre à des fins d'administration royale.

Les informations ont été recueillies auprès de jurys dans chaque comté et hundred⁵¹. Sa minutie a profondément impressionné le chroniqueur anglo-saxon qui nota avec dépit (« c'est honteux à noter, mais cela ne lui semblait pas honteux de le faire ») que pas un bœuf, pas une vache, pas un cochon n'a échappé à l'attention des hommes de Guillaume.

Au siècle suivant, il y eut un développement rapide, spectaculaire même, de la branche judiciaire de la Couronne.

Bien que des minorités et des rois faibles aient parfois conduit à des concessions royales aux potentats, l'intégrité essentielle de la monarchie n'a pas été compromise.

L'histoire constitutionnelle de l'Angleterre sera pendant 500 ans l'histoire de l'autorité de la Couronne – de ses moments de force et de ses moments de faiblesse. Cela dut beaucoup au fait que l'Angleterre était séparée d'ennemis éventuels, sauf au nord, par la mer ; il était difficile pour les étrangers de s'immiscer dans sa politique intérieure et les Normands devaient rester ses derniers envahisseurs ayant réussi.

Pendant longtemps, cependant, les rois anglo-normands furent plus que les rois d'un État insulaire. Ils étaient les héritiers d'un complexe de possessions et de dépendances féodales qui s'étendait jusque dans le sud-ouest de la France. Comme tous les membres de leur cour, ils parlaient encore le français normand⁵².

La perte de la plus grande partie de leur patrimoine « angevin » (le nom vient de l'Anjou) au début du XIIe siècle fut décisive pour la France comme pour l'Angleterre.

Un sentiment d'appartenance nationale a été nourri au sein de chaque pays par leurs querelles les uns avec les autres.

51. Un *hundred* est une subdivision géographique en usage en Angleterre.

52. Richard Coeur de Lion (1157, 1199) ne parla jamais anglais. Il séjourna même fort peu en Angleterre, étant soit en guerre en France, soit à la croisade, soit prisonnier quelque part.

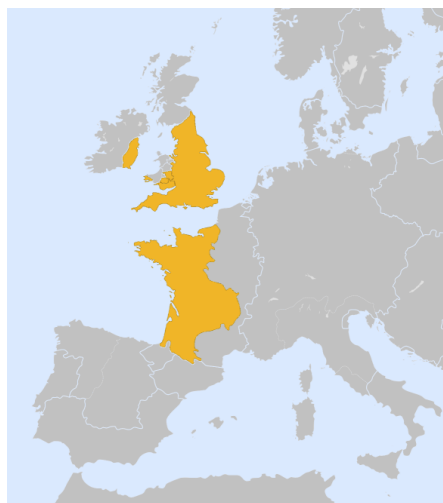


Figure IV.9.16 : Empire Plantagenêt⁵³ vers 1190.

Les Capétiens s'étaient accrochés farouchement à la couronne française. Du Xe au XVe siècle, leurs rois se succédèrent dans une séquence héréditaire ininterrompue. Ils ajoutèrent progressivement au domaine des terres [prises à leurs vassaux quand ceux-ci étaient rebelles] qui constituèrent la base du pouvoir royal.

Les terres des Capétiens étaient économiquement riches. Elles se trouvaient au cœur de la France moderne, la région céréalière autour de Paris appelée l'Île-de-France, qui fut pendant longtemps la seule partie du pays portant l'ancien nom de Francia, commémorant ainsi le fait qu'il s'agissait d'un fragment de l'ancien royaume des Francs.

Les domaines des premiers Capétiens se distinguaient ainsi des autres territoires carolingiens occidentaux, comme la Bourgogne.

En 1300, leurs vigoureux successeurs [parmi lesquels Louis VI le Gros (1081, 1137), Philippe Auguste (1165, 1223), Philippe III le Hardi (1245, 1285)] avaient élargi la « France » pour inclure Bourges, Tours, Gisors et Amiens. À ce moment-là, les rois de France avaient également acquis la Normandie et d'autres dépendances féodales des rois d'Angleterre.

53. Appelé aussi empire angevin. C'est la part des îles britanniques conquise par les hommes de Guillaume le Conquérant plus le complexe de possessions et de dépendances féodales dont ils étaient les héritiers.

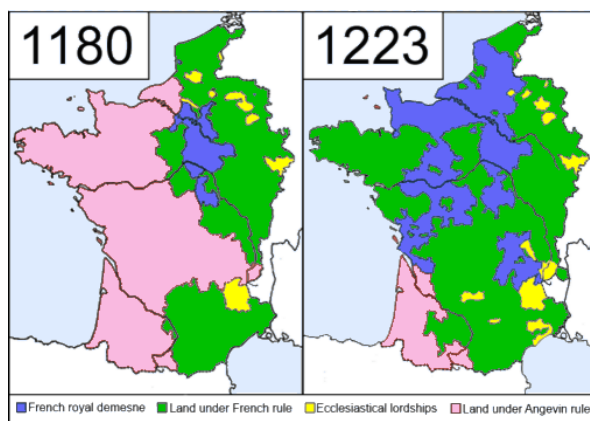


Figure IV.9.17 : Croissance du royaume de France. Exemple : conquêtes de Philippe Auguste.

- En bleu, domaine royal
- En vert, vassaux du roi de France
- En jaune, possessions de l'Église
- En rose, territoires faisant partie de l'empire plantagenêt

Rappelons qu'au XIV^e siècle (et plus tard) le royaume de France comportait le domaine royal mais aussi de grands fiefs et principautés féodales dans ce qui est aujourd'hui la France. Cela rend abusif de penser le royaume capétien comme une unité monolithique. Néanmoins, c'était une *sorte* d'unité, même si beaucoup reposait sur le lien personnel.

Au XIV^e siècle, cette unité française fut grandement renforcée par une longue lutte avec l'Angleterre, appelée du nom trompeur de « guerre de Cent ans ». En fait, les Anglais et les Français ne furent que sporadiquement en guerre entre 1337 et 1453. Une guerre prolongée était difficile à maintenir, car trop cher.

Officiellement, ce qui était en jeu était le maintien par les rois d'Angleterre de prétentions territoriales et féodales du côté français de la Manche, liées à des considérations dynastiques⁵⁴. En réalité les enjeux étaient territoriaux et économiques (contrôle des riches Flandres par exemple, voir plus loin).

54. Parmi les enfants survivants de Philippe IV le Bel le premier était une fille, Isabelle de France (1295-1358), qui épousa le roi d'Angleterre Édouard II. Aussi à la mort de Philippe, le roi d'Angleterre fit-il valoir que le royaume de France devait lui revenir, par héritage d'Isabelle. Les Français exhumèrent alors de l'histoire mérovingienne la loi salique qui s'y opposait.

En 1350, Édouard III avait combattu le royaume de France sur le continent ⁵⁵. Il y avait toujours des raisons spécieuses de recommencer à se battre, et les occasions que cela offrait aux nobles anglais pour rapporter du butin et faire payer des rançons quand ils avaient capturé un personnage important ⁵⁶ faisaient de la guerre un investissement intéressant pour beaucoup d'entre eux.

Pour l'Angleterre, ces luttes ont fourni de nouveaux éléments à la mythologie naissante de la nation anglaise – en grande partie à cause des grandes victoires remportées à Crécy (1346) et Azincourt (1415) ⁵⁷ – et ont généré une méfiance durable à l'égard des Français.

La guerre de Cent ans fut aussi importante pour la monarchie française, car elle contribua à freiner la fragmentation féodale et brisa quelque peu les barrières entre Picards et Gascons, Normands et Français.

À long terme, la mythologie nationale française en profita. L'histoire épique et dramatique de Jeanne d'Arc (c. 1412, 1431) fut une contribution importante à cette mythologie. L'étonnante carrière de Jeanne d'Arc accompagna le renversement [en faveur des Français] de la balance dans la longue lutte contre les Anglais, bien que peu de Français de l'époque savaient qu'elle existait ⁵⁸.

Les deux résultats à long terme de la guerre qui importaient le plus étaient que Crécy conduisit bientôt à la conquête anglaise de Calais et que l'Angleterre fut perdante à long terme.

Calais serait détenu par les Anglais pendant 200 ans [jusqu'à 1558]. Cette possession a ouvert au commerce anglais les Flandres où un groupe de villes manufacturières était prêt à recevoir la laine anglaise et en contrepartie à exporter des tissus.

55. Robert saute les faits d'armes du Prince Noir (1330, 1376), fils d'Édouard III, qu'apprennent les écoliers français, avec consternation quand il gagnait et avec joie quand il perdait, ou les malheurs du roi de France Jean le Bon (1319, 1364), fils de Philippe VI de Valois, ou la bataille de Tours où le futur duc de Bourgogne cherchait à protéger son père. Tous ces épisodes épiques – qui font partie de l'endoctrinement nationaliste des écoliers français – n'ajoutent rien à la compréhension de l'histoire de l'Europe, et au contraire la brouillent.

56. Il était important pour les Anglais de capturer, parmi les Français de haute noblesse, le plus possible d'ennemis vivants.

57. Lors de ces victoires anglaises, les Anglais avaient l'avantage de l'arc long (« long bow »). Ce sont des détails qui peuvent intéresser le lecteur ou la lectrice, mais qu'on ne peut pas inclure dans cette histoire du monde.

58. L'histoire de la survie précaire du royaume de France lors de la guerre civile entre les Armagnacs et les Bourguignons, de 1407 à 1435, est intéressante – surtout pour un Français – mais une fois encore sort du cadre limité du livre.

La défaite ultime de l'Angleterre signifiait que son lien territorial avec la France avait pratiquement disparu en 1500 (bien qu'au XVIII^e siècle, George III eût encore le titre de « roi de France »). L'Angleterre redevint presque une île.

Après 1453 – date officielle de fin de la guerre de Cent ans, après la dernière victoire française à Castillon-la-bataille [à une quarantaine de km à l'est de Bordeaux] – les rois de France purent poursuivre la consolidation de leur État sans être dérangés par les revendications dynastiques obscures des rois d'Angleterre d'où les guerres étaient issues. Les Français pourraient s'occuper d'asseoir à leur guise leur souveraineté sur leurs vassaux rebelles. Dans chacun des deux pays, la guerre de Cent ans, vue sur le long terme, a renforcé la monarchie.

Les processus qui ont jeté les bases d'une consolidation nationale ont également été observés à l'œuvre, bien que de manière aléatoire et par intermittence, en Espagne. En 1500, les Espagnols avaient un fondement mythique pour une histoire nationale avec l'histoire de la Reconquête.

Le sentiment d'une longue guerre de religion contre l'islam a donné à la nation espagnole une forme et une saveur particulières. La *reconquista* [= la reconquête] fut en effet parfois prêchée comme une croisade. C'était une cause qui pouvait unir des hommes d'horizons et d'origines très divers.

Parfois aussi des rois chrétiens avaient travaillé avec des alliés maures et il y avait eu des périodes de coexistence pacifique où aucun sentiment fort d'exclusivité religieuse ne semblait diviser les peuples vivant côte à côte dans la péninsule.

Néanmoins, la reconquista fut une série de guerres pour reprendre et exploiter des terres conquises par les armées arabo-berbères dans les siècles précédents.

Sous des impulsions diverses, les frontières des royaumes chrétiens progressèrent donc lentement vers le sud. Au milieu du XII^e siècle, Tolède était à nouveau une capitale chrétienne (avec sa plus grande mosquée transformée en cathédrale). Au XIII^e, les Castillans envahirent l'Andalousie et les Aragonais s'emparèrent de la ville arabe de Valence⁵⁹.

59. Les historiens citent souvent la bataille de Las Navas de Tolosa en 1212 comme la grande bataille décisive qui marqua le début de la fin victorieuse de la reconquista qui mettrait un terme à la domination musulmane sur une grande partie de la péninsule ibérique. Après 1340 (et la bataille du rio Salado) il ne resta plus de musulman que l'émirat de Grenade, tout en bas de la péninsule, jusqu'en 1492.

En 1340, lorsque la dernière grande offensive arabe fut vaincue, le succès amena la menace de l'anarchie tandis que les nobles turbulents de Castille s'efforçaient de s'affirmer.

La monarchie forma une alliance avec les bourgeois des villes. L'établissement d'un régime personnel plus fort a suivi l'union des couronnes d'Aragon et de Castille par le mariage en 1479 de Los Reyes Católicos, « les Rois Catholiques », Ferdinand d'Aragon (1452, 1516) et Isabelle de Castille (1451, 1504). Cela a facilité à la fois l'expulsion définitive des Maures [un autre nom, on l'a vu, des Arabes en Europe de l'Ouest] et la création finalement d'une nation, bien que les deux royaumes soient longtemps restés formellement et légalement séparés.



Figure IV.9.18 : Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon, *Los Reyes Católicos*.

Seul le Portugal dans la péninsule est resté en dehors du cadre de la nouvelle Espagne ; il s'accrochera à une indépendance souvent menacée par son puissant voisin.

Nous tournant maintenant vers l'Allemagne (c'est-à-dire le « Saint Empire romain germanique »), il y avait peu de signes d'évolution vers une ou plusieurs futures nations. Potentiellement, les revendications des empereurs romains germaniques étaient une base importante et large pour le pouvoir politique. Pourtant, après 1300, ils avaient pratiquement perdu tout le respect particulier dû à leur titre [ils étaient en théorie les continuateurs de l'empire romain d'Occident, même si c'était une aimable fiction].

Le dernier Allemand à marcher sur Rome et à forcer son couronnement en tant qu'empereur l'a fait en 1328, et cela s'est avéré un effort avorté. Une longue dispute qui s'était déroulée au XIII^e siècle entre empereurs rivaux en était l'une des raisons. Une autre était l'incapacité des empereurs à consolider l'autorité monarchique dans leurs divers domaines.



Figure IV.9.19 : Saint Empire romain germanique – extrêmement divisé – vers 1400.

En Allemagne, les domaines des familles impériales successives étaient généralement dispersés et désunis. L'élection impériale était entre les mains de grands potentats. Une fois élus, les empereurs n'avaient pas de capitale spéciale pour fournir un centre à une nation allemande naissante. Les circonstances politiques les amenaient de plus en plus à déléguer le pouvoir qu'ils possédaient.

Des villes importantes [agissant pratiquement comme des cités-États] ont commencé à exercer des pouvoirs impériaux sur leurs territoires.

En 1356, un document traditionnellement pris comme point de repère dans l'histoire constitutionnelle allemande (bien qu'il ne s'agit que de l'enregistrement d'un état de fait), la *Bulle d'or* nomma sept princes électoraux à qui furent dévolus presque tous les droits impériaux sur leurs propres terres.

Leur juridiction, par exemple, était désormais absolue; aucun appel d'un jugement de leurs tribunaux n'était possible plus haut vers l'empereur.

Ce qui persistait dans cette situation de puissance impériale amoindrie était une réminiscence de la mythologie, qui serait encore une tentation pour les princes vigoureux [et même pour Hitler].

Une famille autrichienne, la maison des Habsbourg, a finalement succédé au trône impérial. Le premier Habsbourg à être empereur fut choisi en 1273, mais il resta longtemps un exemple isolé.

La grandeur impériale de leur lignée viendrait plus tard, car les Habsbourg devaient fournir des empereurs presque sans interruption depuis l'avènement de Maximilien Ier (1450, 1519), devenu empereur en 1493, jusqu'à la fin de l'empire en 1806. Et même alors, ils devaient survivre encore un siècle supplémentaire. en tant que dirigeants d'un grand État [l'Autriche-Hongrie].



Figure IV.9.20 : Portrait de l'empereur Maximilien Ier (1459, 1519) par Albrecht Dürer (1471, 1528). Ce peintre produisait une ressemblance physique parfaite de ses modèles.

Ils ont commencé avec un avantage important : en tant que princes allemands, ils étaient riches. Mais des ressources importantes ne sont devenues disponibles qu'après un mariage qui leur a finalement apporté l'héritage du duché de Bourgogne, le plus riche de tous les États européens du XVe siècle et comprenant une grande partie des Pays-Bas.



Figure IV.9.21 : Les possessions bourguignonnes à leur apogée, sous Charles le Téméraire⁶⁰ (1433, 1477).

D'autres héritages et mariages ajouteraient la Hongrie et la Bohême à leurs possessions.

Pour la première fois depuis le XIII^e siècle, il semblait possible qu'une unité politique effective soit imposée à l'Allemagne et à l'Europe centrale. L'intérêt de la famille Habsbourg à unir leurs territoires dynastiques dispersés avait désormais un instrument possible avec la dignité impériale.

Tournons-nous à présent vers l'Italie.

Au XIII^e siècle, l'empire avait pratiquement cessé d'avoir de l'importance au sud des Alpes⁶¹. La lutte pour le préserver là-bas était depuis longtemps mêlée à la politique italienne : les différents protagonistes dans les querelles qui tourmentaient les villes italiennes se faisaient appeler guelfes ou gibelins longtemps après que ces noms eurent cessé de signifier, comme ils le faisaient auparavant, allégeance respectivement au pape ou à l'empereur.

60. Marie de Bourgogne, la fille unique de Charles le Téméraire, épousa Maximilien I^{er}, empereur du Saint Empire, voir fig. IV.9.20.

61. Noter que la Provence fit formellement partie du Saint Empire jusqu'en 1481. En effet à sa mort le « Bon Roi René » (1409, 1480) la légua à Charles d'Anjou, qui la légua à sa propre mort au roi de France, Louis XI (1423, 1483).

Après le XIVe siècle, il n'y avait plus de domaine impérial en Italie et les empereurs n'y allaient guère que pour se faire couronner de la couronne lombarde. L'autorité impériale était déléguée à des « vicaires » qui faisaient de leurs vicariats des unités presque aussi indépendantes que les électors d'Allemagne.

Des titres ont été donnés à ces souverains et à leurs vicariats, dont certains ont duré jusqu'au XIXe siècle; le duché de Milan fut l'un des premiers.

Mais d'autres États italiens avaient des origines différentes. Outre le Sud normand, le « royaume des Deux-Siciles », il y avait les républiques, dont Venise, Gènes et Florence étaient les plus grandes.

Les cités-républiques représentaient l'aboutissement de deux grandes tendances parfois entremêlées dans l'histoire italienne ancienne, le mouvement « communal » et la montée de l'enrichissement grâce à l'industrie et au commerce.

Aux Xe et XIe siècles, dans une grande partie du nord de l'Italie, des assemblées générales de citoyens étaient devenues des gouvernements effectifs dans de nombreuses villes. Ils se qualifiaient parfois eux-mêmes de parlements. C'était des sortes de conseils municipaux⁶². Ils représentaient des oligarchies municipales qui profitaient du renouveau du commerce qui commençait à se faire sentir à partir de 1100.

Au XIIe siècle, les cités lombardes affrontèrent l'empereur et le battirent⁶³. Par la suite, elles ont géré leurs propres affaires internes elles-mêmes.

Un âge d'or commença pour l'Italie. Il devait durer jusqu'au XVe siècle. Il a été marqué par une augmentation spectaculaire de la richesse, basée à la fois sur l'industrie manufacturière (principalement le textile⁶⁴) et sur le commerce⁶⁵.

62. Ces assemblées, appelées parfois "parlement public", "arengo" ou "concio", constituaient une forme de démocratie directe primitive. Elles réunissaient tous les hommes libres de la cité, sans processus électoral formel.

63. À la bataille de Legnano en 1176, qui marque le début de la Ligue lombarde. (À vrai dire, elle avait été formellement formée en 1167.)

64. Par exemple l'industrie de la laine dans la région du Prato en Toscane.

65. En cela – la création de richesse par la production industrielle et le commerce – l'Italie du XIIIe siècle montra quelques siècles d'avance sur le reste de l'Europe, où la méthode traditionnelle pour s'enrichir était encore de s'emparer et de piller son voisin.

L'Europe ne découvrit que lentement la recette italienne pour s'enrichir aux XVIIIe et XIXe siècles lors de la Révolution industrielle. À vrai dire, Sully (1559, 1641) et Colbert (1619, 1682) avaient déjà commencé à comprendre, avec par exemple les *manufactures* de Colbert. En histoire un phénomène historique a rarement une date ferme de début (suite de la note au bas de la page suivante).

Sa gloire fut une efflorescence culturelle qui s'exprima non seulement dans ce que les contemporains voyaient comme une renaissance du savoir classique, mais aussi dans la création d'une littérature vernaculaire, dans la musique et dans tous les arts visuels et plastiques. Ses triomphes ont été largement diffusés dans toute la péninsule, mais surtout visibles à Florence, sous le gouvernement théoriquement républicain, mais en réalité monarchique des Médicis, une famille dont la fortune était enracinée dans la banque⁶⁶.

Le plus grand bénéficiaire de la reprise du commerce, cependant, était Venise. Formellement une dépendance byzantine, elle a longtemps été favorisée par son détachement par rapport aux troubles du continent européen dû à sa position sur une poignée d'îles dans une lagune peu profonde. Des hommes y avaient déjà fui les Lombards.

En plus d'offrir la sécurité, la géographie imposait aussi un destin ; Venise, comme ses citoyens aimaient à s'en souvenir plus tard, était mariée avec la mer, et une grande fête de la république la commémorait par l'acte symbolique de jeter un anneau dans les eaux de l'Adriatique.

Les citoyens vénitiens n'avaient pas le droit d'acquérir des propriétés sur le continent et ont plutôt tourné leurs énergies vers l'empire commercial à l'étranger. Venise devint la première ville d'Europe occidentale à vivre du commerce. Elle remporta aussi de grands succès en pillant l'empire byzantin [cf. la 4e croisade qui s'empara de Byzance], après avoir eu le dessus dans une longue lutte avec Gênes pour la suprématie commerciale.

De nombreux autres ports de la Méditerranée occidentale ont prospéré grâce au renouveau du commerce : Gênes, Pise et les ports catalans⁶⁷.

L'Italie créa aussi la grande banque, la comptabilité en partie double, et lança, au XIVe siècle la première Renaissance. Elle ne créa donc pas de nation, mais elle créa beaucoup des éléments qui participèrent à la construction du futur monde moderne.

66. Répétons une dernière fois que la « première Renaissance », au sud des Alpes, entre 1350 et 1450, fut essentiellement politique et artistique. Elle fut suivie d'une « seconde Renaissance », au nord des Alpes (qui était resté féodal quand l'Italie quittait la féodalité), entre 1450 et 1550, qui fut plus exploratrice (grandes découvertes des navigateurs) et scientifique.

67. Marseille participa aussi à ce commerce avec le Levant, mais moins que les ports susnommés. Source : <https://semmars.hypotheses.org/600>

Dans la famille Mermet/Jourdan/Cabannes, Marguerite Marie Laurence Mermet (1839, 1929) – connu par les frères et soeur de mon père comme « Gran-Gran » – avait épousé un commerçant marseillais du nom d'Émile Jourdan



Figure IV.9.22 : *Port de mer au soleil couchant*, Claude Le Lorrain, 1639 (peut-être inspiré du port de Marseille).

Une grande partie du schéma politique de l'Europe moderne était donc en place en 1500. Le Portugal, l'Espagne, la France et l'Angleterre étaient reconnaissables dans leur forme moderne. En Italie et en Allemagne, en revanche, bien que la langue vernaculaire ait commencé à définir la nationalité, il n'y avait pas encore de correspondance avec une nation ou un État.

Les structures étatiques, elles aussi, étaient encore loin d'avoir la solidité et la cohérence qu'elles acquirent par la suite. Par exemple, les rois de France, en Normandie, n'étaient pas des rois, mais seulement des ducs de Normandie. Différents titres symbolisaient différents pouvoirs juridiques et pratiques dans différentes provinces. Il y avait beaucoup de survivances compliquées ; des vestiges constitutionnels encombraient partout l'idée de souveraineté monarchique et pouvaient fournir des justifications à la rébellion.

Une explication du succès d'Henri VII (1457, 1485, 1509), le premier des Tudors à la fin de la guerre des Deux-Roses, était que, par un mariage judicieux, il élimina une grande partie du poison résultant de la lutte acharnée des grandes familles [les Lancastre, rose rouge, et les York, rose blanche] qui avait tourmenté la Couronne anglaise au XVe siècle durant la guerre des Deux-Roses⁶⁸. Pourtant, il y avait encore des rébellions féodales à venir.

(mort avant 1881, date du mariage de sa fille Marie Louise Pauline (1857-1946)) avec Antoine Cabannes (1844, 1912)). Mon oncle Daniel m'a dit en 2014 qu'Émile Jourdan était mort en Égypte. Plus à <https://www.lapasserelle.com/mermet.htm>

68. Si on aime ne rien comprendre à l'histoire, au lieu d'apprendre la guerre des Deux-Roses, on peut regarder la série télévisée *Game of Thrones*. De même on peut lire *Astérix* ou *Tintin* plutôt que d'apprendre l'histoire de l'Europe.

Une limitation du pouvoir monarchique était apparue, qui a un aspect résolument moderne. Aux XIV^e et XV^e siècles, on trouve les premiers exemples d'organes parlementaires représentatifs si caractéristiques de l'État moderne. Le plus célèbre de tous, le Parlement anglais, était le plus mature vers 1500.

*Leurs origines sont complexes et ont fait l'objet de nombreux débats. Une racine est la tradition germanique qui imposait à un souverain l'obligation de prendre conseil auprès des autres hommes puissants du régime et d'agir en conséquence*⁶⁹.

L'Église aussi a été l'une des premières institutions à promouvoir l'idée de représentation, l'utilisant, entre autres, pour lever des impôts pour la papauté.

C'était un dispositif qui unissait aussi les villes aux monarques : au XII^e siècle, des représentants des villes italiennes étaient convoqués à la diète de l'empire.

À la fin du XIII^e siècle, dans la plupart des pays il y avait des exemples de représentants dotés de pleins pouvoirs convoqués pour assister à des assemblées que les princes avaient appelées pour trouver de nouveaux moyens d'augmenter les impôts⁷⁰.

Comme toujours l'argent était le nœud du problème. De nouvelles sources de revenus devaient être trouvées et mises à contribution par le nouvel État (dont le fonctionnement était plus coûteux qu'auparavant). Une fois que les assemblées représentatives furent convoquées, les princes découvrirent qu'elles avaient d'autres avantages. Ces « organes représentatifs » permettaient de faire entendre d'autres voix que celles des grands vassaux [= potentats locaux].

Ils faisaient remonter des informations locales. C'était aussi, dans l'autre direction, un canal utile pour la propagande. De leur côté, les premiers parlements (comme nous pouvons les appeler dans une acception large du terme) d'Europe découvraient que le dispositif avait des avantages pour eux aussi. Dans certains d'entre eux, l'idée s'est formée que l'imposition exigeait le consentement, et que d'autres sujets que les nobles avaient aussi des intérêts et devaient avoir une voix dans la gestion du royaume.

69. Roberts ne cite pas la Grande Charte que les barons firent signer à Jean sans Terre en 1215. La raison en est sans doute que cette charte limitait le pouvoir du roi sur les barons, mais n'était pas du tout un premier document établissant les prémices d'une représentation populaire.

70. On peut estimer que l'idée de représentation se trouvait aussi dans les guildes et corporations médiévales. Celles-ci, certes, étaient surtout des corps administrant de manière contraignante des professions, mais elles pouvaient aussi plaider leur cause auprès de plus puissants – comme plus tard les *trade unions* [= syndicats].

À partir de l'an 1000 environ, un autre changement fondamental était à l'œuvre en Europe : certaines régions ont commencé à s'enrichir. Davantage d'hommes ont progressivement acquis une liberté de choix inconnue auparavant ; la société s'est complexifiée. Aussi lent que ce fût, c'était une révolution ; la richesse économique commença enfin à croître un peu plus vite que la population. Cette croissance ne se déroulait pas partout au même rythme. Elle a en outre connu un terrible revers au XIV^e siècle [grande peste⁷¹]. Pourtant, le changement était important, car il ouvrait la possibilité à l'Europe de rattraper la Chine et d'autres régions asiatiques en termes de développement économique.

Un indice rudimentaire mais qui ne trompe pas est la croissance démographique. [C'est l'époque où on a commencé à donner des noms de famille.] Les estimations sont approximatives, mais basées sur de meilleures informations documentaires que celles disponibles pour le premier millénaire et avant. Il est peu probable que les erreurs qu'elles contiennent faussent beaucoup la tendance.

Elles suggèrent que la population de l'Europe était d'environ 40 millions en l'an 1000. Elle est passée à environ 60 millions au cours des deux siècles suivants. La croissance semble ensuite s'être encore accélérée, la population atteignant un pic d'environ 73 millions vers 1300, après quoi il y a des signes indiscutables de déclin.

On dit que la population totale est descendue à environ 50 millions d'habitants en 1360 et qu'elle n'a recommencé à augmenter qu'au XV^e siècle⁷². Ensuite, la population et la richesse globale ont cru sans interruption jusqu'à nos jours.

La population a globalement augmenté comme jamais auparavant, mais de manière inégale – le Nord et l'Ouest gagnant plus que la Méditerranée, les Balkans et l'Europe de l'Est. L'explication réside dans l'approvisionnement alimentaire, donc dans l'agriculture et la pêche. Celles-ci ont longtemps été les seules sources majeures possibles de nouvelles richesses. Davantage de nourriture a été obtenue en mettant plus de terres en culture et en augmentant la productivité. C'est ainsi qu'a commencé l'augmentation de la production alimentaire qui s'est poursuivie sans arrêt depuis lors.

71. À vrai dire, l'effet de la grande peste est compliqué à analyser. La population européenne a certes décliné d'au moins 1/3, mais les biens matériels n'ont pas disparu. Donc les survivants sont devenus mécaniquement plus riches. En outre, l'offre de travail [par les travailleurs] étant plus réduite, les salaires augmentèrent, etc. On est là dans un exemple où les modèles économiques traditionnels fonctionnent mal, voir note n°18, page 786.

72. La population européenne n'aurait rattrapé son chiffre d'avant la peste qu'au milieu du XVI^e siècle.

L'Europe a des atouts naturels importants avec son climat tempéré et sa bonne pluviométrie. Ceux-ci, combinés à un relief physique dont la caractéristique prédominante est une vaste plaine septentrionale très fertile, font qu'elle dispose d'une importante surface avec un excellent potentiel agricole. De grandes étendues encore sauvages et boisées en l'an 1000 ont été mises en culture au cours des premiers siècles du deuxième millénaire⁷³.

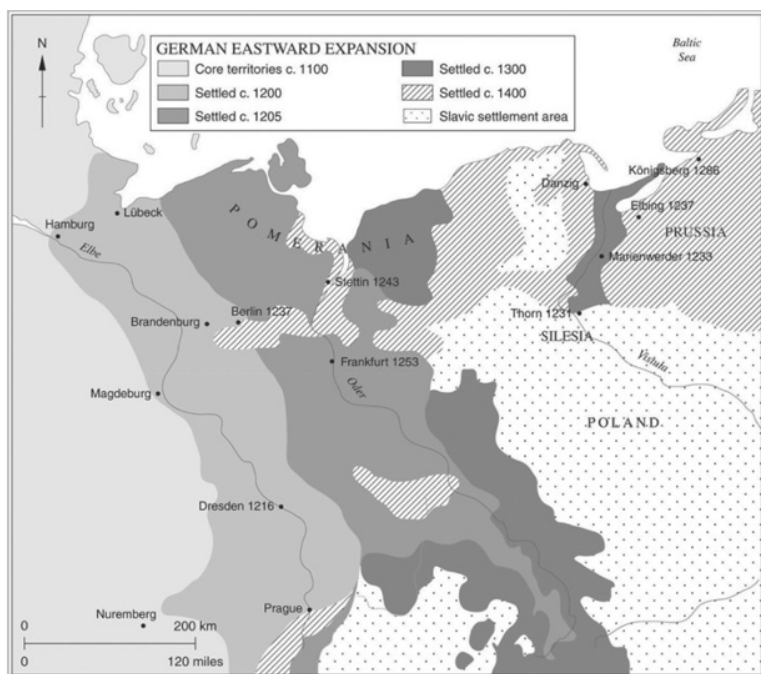


Figure IV.9.23 : « Drang nach Osten » : expansion de l'Allemagne vers l'est.

La terre ne manquait pas dans l'Europe médiévale. Et une population en croissance fournissait la main-d'œuvre nécessaire pour la défricher et la cultiver. Lentement le paysage a changé. Les immenses forêts ont été progressivement abattues à mesure que les villages étendaient leurs champs cultivés.

73. Ce sont les grands défrichages des XI^e et XII^e siècles (et après), appelés aussi essartages ou simplement essarts – d'où le nom de nombreux villages en France.

En certains endroits, de nouvelles communautés ont été délibérément implantées par leurs propriétaires et leurs dirigeants. La construction d'un monastère en un lieu isolé – comme il y en a eu beaucoup – marquait souvent le début d'un nouveau noyau d'agriculture ou d'élevage dans un territoire presque vide, ne contenant que de la végétation, des arbres et des broussailles.

De nouvelles terres ont été gagnées sur la mer ou les marais. À l'est, beaucoup de territoire a été gagné dans la poussée du premier « Drang nach Osten » allemand (expansion vers l'est). La colonisation y fut encouragée aussi consciemment qu'elle le fut plus tard dans l'Angleterre élisabéthaine au début de la colonisation nord-américaine.

Malgré tout, la plus grande partie de la population restait pauvre et misérable. Même si quelques paysans en ont profité, l'accroissement de la richesse est surtout allée aux propriétaires qui s'arrogeaient les bénéfices. La masse de la population vivait encore une vie pauvre et à l'étroit, mangeant du pain grossier et diverses bouillies à base de céréales [le *gruau* qui est une céréale d'avoine bouillie], agrémentée de légumes et seulement occasionnellement de poisson ou de viande.

Les calculs suggèrent que le paysan consommait environ 2000 calories par jour (à peu près ce qu'était l'apport quotidien moyen d'un Soudanais à la fin du XXe siècle), et cela devait le sustenter pour un gros labeur. S'il cultivait du blé, il ne mangeait pas sa farine mais la vendait aux plus aisés, gardant de l'orge ou du seigle [ou de l'avoine] pour sa propre consommation. Il avait peu de marge de manœuvre pour améliorer son sort. Même lorsque l'emprise légale du seigneur sur le serf se desserra, le seigneur avait toujours le monopole de l'usage des moulins et des charrettes [qu'il louait fort cher], dont les paysans avaient besoin pour travailler. Les « taxes douanières », ou taxes pour la protection, étaient perçues sans tenir compte des distinctions entre les propriétaires fonciers et les locataires et il était difficile de les éviter.

De plus en plus de cultures de rente pour le marché – l'*économie de marché* étant elle-même en croissance [cf. le livre de Braudel] – ont progressivement transformé le manoir fonctionnant en autarcie en une unité de production économique pour la vente. Les marchés [sur lesquels le manoir pouvait écouler ses productions] se trouvaient dans des villes qui se développèrent entre 1100 et 1300.

La population urbaine augmenta plus rapidement que la population rurale. C'est un phénomène complexe. La nouvelle vie urbaine

était en partie un renouveau allant de pair avec la reprise du commerce, en partie le reflet de la croissance démographique. C'est un problème d'œuf et de poule de décider laquelle est venue en premier [la croissance urbaine ou la croissance du commerce].

Quelques villes nouvelles se sont développées autour d'un château ou d'un monastère. Parfois, cela a conduit à la création d'un marché. De nombreuses villes nouvelles, en particulier en Allemagne, sont le résultat, on l'a vu, d'implantations délibérées dans une nouvelle zone vide. Dans l'ensemble, les villes anciennes s'agrandirent – Paris comptait peut-être environ 80 000 habitants en 1340 et Venise, Florence et Gênes étaient probablement comparables – mais peu d'autres étaient aussi grandes⁷⁴.

Les villes nouvelles avaient tendance à être étroitement liées aux possibilités économiques. C'étaient des marchés, ou bien elles se trouvaient sur de grandes voies commerciales comme la Meuse et le Rhin, ou étaient regroupées dans une zone de production spécialisée comme la Flandre, où déjà à la fin du XIIe siècle Ypres, Arras et Gand étaient célèbres comme villes textiles, ou la Toscane, une autre région de production et de finition de tissus. Le vin a été un des premiers produits agricoles à occuper une place importante dans le commerce international et cela a soutenu la croissance précoce de Bordeaux⁷⁵. Les ports sont souvent devenus les centres métropolitains des régions maritimes. Gênes et Bruges sont des exemples.

C'est en Italie que le renouveau commercial était le plus visible, où le commerce avec l'extérieur reprit surtout par *Venise*. *Dans ce grand centre commercial, la banque devint pour la première fois une activité importante distincte du simple change*. Au milieu du XIIe siècle, quelle que soit la situation politique, les Européens bénéficiaient [via Venise] d'un commerce continu non seulement avec Byzance mais avec la Méditerranée arabe.

Au-delà de ces limites, un monde encore plus vaste était impliqué.

Au début du XIVe siècle, l'or venant de l'empire du Mali, qui avait traversé le Sahara, permit de combler la pénurie de lingots en Europe⁷⁶.

74. Londres resta longtemps beaucoup plus petite que Paris.

75. Les Anglais appréciaient beaucoup le « claret » – nom qu'ils donnaient au vin de Bordeaux, au début du Moyen Âge un vin rosé, puis n'importe quel vin de Bordeaux.

76. C'est-à-dire que la masse monétaire – qui n'utilisait pas encore le papier-monnaie – était devenue insuffisante pour le volume croissant du commerce.

À ce moment-là, les marchands italiens étaient depuis longtemps présents et actifs en Asie centrale et en Chine. Ils vendaient des esclaves d'Allemagne et d'Europe centrale aux Arabes d'Afrique et du Levant. Ils achetaient des tissus flamands et anglais et les apportaient à Constantinople et dans les ports de la mer Noire.

Au XIII^e siècle, le premier voyage [maritime] fut accompli d'Italie à Bruges; auparavant, les voies fluviales du Rhin, du Rhône et les routes terrestres étaient utilisées. Des routes ont été construites pour franchir les cols alpins.

La croissance du commerce s'autoentretenait. Les foires d'Europe du Nord⁷⁷ attiraient d'autres marchands du Nord-Est. Les villes allemandes de la Hanse, la ligue économique-commerciale qui contrôlait la Baltique, offraient un nouveau débouché aux textiles d'Europe occidentale et aux épices d'Asie. Mais les coûts de transport terrestre étaient toujours élevés; transporter des marchandises de Cracovie à Venise quadruplait leur prix.

Par ce développement du commerce, la géographie économique de l'Europe a été bouleversée. En Flandre et aux Pays-Bas, le renouveau économique commença bientôt à engendrer une population suffisamment nombreuse pour stimuler de nouvelles innovations en agriculture.

Partout les villes qui purent échapper aux monopoles étriqués des premiers centres manufacturiers connurent la prospérité nouvelle la plus rapide. Un résultat visible a été une grande vague de construction. Il ne s'agissait pas seulement de maisons privées ou de bâtiments où se réunissaient les corporations des villes à la prospérité récente; le développement commercial a laissé un héritage glorieux dans les églises d'Europe, pas seulement dans les grandes cathédrales, mais par exemple les dizaines de magnifiques églises paroissiales de petites villes anglaises.

La construction était une expression majeure de la technologie médiévale. L'architecture d'une cathédrale posait des problèmes d'ingénierie [au moins] aussi complexes que ceux d'un aqueduc romain; en les résolvant, l'artisan médiéval devint peu à peu un ingénieur.

77. Cela inclut les grandes foires de Champagne : Troyes, Provins, Lagny-sur-Marne, Bar-sur-Aube. Il y en avait beaucoup d'autres dans toute l'Europe – foire du Lendit à côté de Paris, Scarborough fair en Angleterre, etc. Cela ne concernait pas seulement le Nord : Plaisance en Italie, Medina del Campo en Espagne, etc.

La technologie médiévale n'était pas basée sur la science au sens moderne du terme, mais a obtenu beaucoup de résultats grâce à l'accumulation d'expérience pratique et de réflexion à son sujet.

Sa réalisation la plus importante a peut-être été l'exploitation d'autres formes d'énergie pour remplacer le travail des muscles [des animaux et des hommes]. On inventa aussi des moyens pour déployer la force musculaire de manière plus efficace et plus productive. Treuils, poulies et plans inclinés facilitaient le déplacement des charges lourdes.

Mais c'est surtout dans l'agriculture que l'évolution fut la plus notable. L'outillage métallique se généralisait depuis le Xe siècle. La charrue avec un soc en fer descendant profondément dans la terre permettait d'exploiter les sols plus lourds des terres des vallées. Comme il fallait des bœufs pour la tirer, la conception d'un joug plus efficace a suivi et avec lui une meilleure traction. Des attelages plus sophistiqués pour suivre les sillons et le collier d'épaule pour le cheval⁷⁸ permettaient également des tractions plus fortes.

Les innovations de ce genre ne furent pas nombreuses, mais elles suffirent pour augmenter considérablement la productivité des cultivateurs. Elles ont également imposé de nouvelles exigences. L'utilisation de chevaux signifiait que plus de céréales devaient être cultivées pour les nourrir, ce qui a conduit à de nouvelles rotations de cultures.

Une autre innovation a été la diffusion des moulins faisant tourner de grosses meules en pierre. Les moulins à vent et les moulins à eau, d'abord connus en Asie, étaient largement répandus en Europe même vers l'an 1000. Au cours des siècles suivants, ils ont été de plus en plus utilisés.

Le vent a souvent remplacé la force musculaire pour mouder des denrées alimentaires. La navigation à voile fit aussi des progrès grâce à des gréements plus sophistiqués, permettant d'avoir de meilleurs navires.

L'eau était utilisée lorsque c'était possible pour fournir l'énergie nécessaire dans des opérations industrielles. À l'aide de machinerie, elle actionnait des marteaux à la fois pour le foulage et pour la forge (ici l'invention de la manivelle fut de la plus haute importance). La forge était un élément essentiel dans la grande expansion de l'industrie métallurgique européenne au XVe siècle.

78. Au lieu de faire passer les cordes autour de l'encolure de l'animal, on les faisait passer autour de son poitrail.

Elle était aussi étroitement liée à la demande croissante résultant d'une innovation technologique du siècle précédent [i.e. du XIVe siècle], les armes à feu et les canons pour l'artillerie.

Les marteaux actionnés par l'énergie de l'eau étaient également utilisés dans la fabrication du papier. L'invention de l'imprimerie donna bientôt à cette industrie une importance qui dépassa peut-être même celle de la nouvelle métallurgie de l'Allemagne et des Flandres.

Le document imprimé et le papier ont aussi contribué à la révolution technologique de la fin du Moyen Âge [lors de la Renaissance au-delà des Alpes entre 1450 et 1550], car les livres rendaient la diffusion des techniques plus rapide et plus facile au sein de la population croissante des artisans capables de mettre en œuvre ces connaissances.

Certaines innovations ont simplement été reprises d'autres cultures; le rouet est arrivé d'Inde en Europe médiévale (bien que l'ajout d'un mécanisme avec une pédale pour faire tourner le rouet avec le pied semble avoir été une invention européenne du XVIe siècle).

Même s'il faut apporter des nuances, il est clair qu'en 1500, un ensemble de technologies étaient disponibles qui faisaient déjà partie d'un important investissement en capital.

Cela rendait l'accumulation de capital supplémentaire pour les entreprises manufacturières plus facile que jamais. La disponibilité de ce capital devait d'ailleurs être facilitée par de nouvelles techniques et procédures dans la gestion des affaires.

Les Italiens médiévaux ont inventé une grande partie de la comptabilité moderne⁷⁹ ainsi que de nouveaux instruments de crédit pour le financement du commerce international. La lettre de change apparaît au XIIIe siècle.

Avec elle et avec les premiers vrais banquiers, nous sommes à l'orée du capitalisme moderne. Le concept de responsabilité limitée apparaît à Florence en 1408.

Si une telle croissance du commerce par rapport au passé est colossale, il faut toutefois garder un sens des échelles. Malgré toute la magnificence de ses palais, toutes les marchandises expédiées par la Venise médiévale en un an auraient aisément tenu dans un grand navire moderne.

79. Comptabilité en partie double. Voir François Lebon, *Comptabilité générale*, Les Éditions du Bec de l'Aigle, 2021.

Néanmoins, le terrain gagné par la longue et lente amélioration et par la croissance était précaire. Pendant des siècles, la vie économique est restée fragile, jamais loin de l'effondrement.

L'agriculture médiévale, malgré les progrès accomplis, était terriblement inefficace. Elle abusait de la terre et l'épuisait. Peu de choses y étaient consciemment réintroduites pour régénérer ses principes nourriciers, sauf le fumier.

À mesure que la population augmentait et que les nouvelles terres devenaient plus difficiles à trouver, les exploitations familiales rétrécissaient ; il est probable qu'en 1300 la plupart des ménages européens cultivaient moins de trois hectares.

Ce n'est que dans quelques endroits (la vallée du Pô, par exemple) qu'il y avait de gros investissements dans l'irrigation ou dans l'amélioration d'infrastructures collectives⁸⁰.

Surtout, l'agriculture était vulnérable aux intempéries ; deux mauvaises récoltes successives au début du XIV^e siècle [1315 et 1316⁸¹] réduisirent d'un dixième la population d'Ypres.

La famine locale pouvait rarement être compensée par des importations. Les routes étaient en mauvais état depuis la fin de l'empire romain d'Occident, les charrettes étaient rudimentaires et la plupart des marchandises devaient être transportées à cheval ou à dos de mulet. Le transport par eau était moins cher et plus rapide, mais pouvait rarement répondre aux besoins.

Le commerce pouvait aussi se heurter à des difficultés politiques ; l'assaut ottoman a entraîné une récession progressive du commerce oriental au XV^e siècle. La demande était suffisamment faible pour qu'un très petit changement détermine le sort de villes entières en Occident ; la production de draps de Florence et d'Ypres chuta des deux tiers au XIV^e siècle.

Il est très difficile de généraliser mais une chose est sûre : une accumulation de difficultés s'est produite à cette époque. Il y a eu une augmentation soudaine de la mortalité [avant la peste], ne se produisant pas partout en même temps, mais notable dans de nombreux endroits après une série de mauvaises récoltes vers 1320.

Cela a déclenché un lent déclin de la population qui est soudainement devenu une catastrophe avec l'apparition de maladies épidémiques.

80. C'est l'occasion de repenser à Sumer, où c'est la construction et la gestion collective des infrastructures d'irrigation qui ont déclenché l'apparition de la civilisation.

81. Voir https://fr.wikipedia.org/wiki/Famines_au_Moyen_Age

Celles-ci sont souvent appelées par le nom de l'une d'entre elles, la « peste noire » de 1348-1350 qui fut indiscutablement la pire de ces maladies épidémiques apparues au XIV^e siècle.

C'était de la peste bubonique, mais elle masquait sans doute bien d'autres maladies mortelles qui ont balayé l'Europe avec elle et dans son sillage.

Les Européens sont également morts du typhus, de la grippe et de la variole ; toutes ces maladies ont contribué à un grand désastre démographique.

Dans certaines régions, le tiers voire la moitié de la population a peut-être péri. Selon certains calculs, sur l'ensemble de l'Europe, la perte totale a été estimée à un quart. Une enquête papale a même estimé le chiffre à plus de 40 millions, ce qui ferait de l'ordre de la moitié de la population⁸². Toulouse était une ville de 30 000 habitants en 1335 et un siècle plus tard seulement 8 000 personnes y vivaient. Dans la ville d'Avignon, 1400 personnes périrent en trois jours de la peste noire.

Il n'y avait pas de schéma unique, mais toute l'Europe tremblait sous ces coups. Dans les cas extrêmes, une sorte de folie collective s'emparait des populations. Les pogroms de juifs étaient une expression courante de la recherche de boucs émissaires ou de coupables de la propagation de la peste ; l'envoi au bûcher des sorcières et des hérétiques en était une autre. La psyché européenne en garda des séquelles durant tout le reste du Moyen Âge, qui fut hanté par l'imagerie de la mort et de la damnation dans la peinture, la sculpture et la littérature.

L'équilibre alimentaire et démographique était précaire. Lorsque la maladie tuait suffisamment de personnes, la production agricole s'effondrait ; alors les habitants des villes mourraient de famine s'ils n'étaient pas déjà morts de la peste.

Un plateau de productivité agricole avait probablement été atteint vers 1300. Les techniques disponibles et les nouvelles terres facilement accessibles pour la culture avaient atteint une limite. Et certains auteurs ont vu des signes de pression démographique écrasant les ressources dès le début du XIV^e siècle. De là découlent les énormes difficultés socio-économiques du XIV^e siècle, puis la lente reprise du XV^e.

82. D'autres sources, utilisées plus haut, disent qu'un tiers de la population périt. Clairement des estimations précises ne sont pas disponibles. Ce qui semble sûr c'est qu'au milieu du XIV^e siècle l'Europe a perdu à cause des maladies entre un quart et la moitié de sa population.

Il n'est guère surprenant qu'une époque de dislocations et de désastres aussi colossaux ait été marquée par de violents conflits sociaux. Partout en Europe, les XIV^e et XV^e siècles amènent des soulèvements paysans.

La jacquerie française de 1358, qui fit plus de 30 000 morts, et la révolte des paysans anglais de 1381, qui pendant un certain temps s'emparèrent de Londres, furent particulièrement notables.

Les racines de la rébellion résidaient dans la manière dont les propriétaires fonciers avaient accru leurs exigences, poussés eux-mêmes par la nécessité, et dans les nouvelles exigences des collecteurs d'impôts royaux.

Combinés à la famine, à la peste et à la guerre, ils ont rendu intolérable une existence toujours misérable. « Nous sommes faits hommes à l'image du Christ, mais vous nous traitez comme des bêtes sauvages », se plaignaient les paysans anglais qui se sont rebellés en 1381⁸³.



Figure IV.9.24 : Le roi [Richard II](#) (1367, 1377, 1400), encore enfant, rencontre les rebelles le 13 juin 1381. Source : https://fr.wikipedia.org/wiki/Revolte_des_paysans.

De manière significative, les rebelles firent appel aux valeurs chrétiennes de leur civilisation ; les revendications des paysans médiévaux étaient souvent bien formulées et efficaces mais il serait anachronique d'y voir un socialisme naissant.

83. Il s'agit du soulèvement paysan connu sous le nom de révolte de Wat Tyler (né entre 1320 et 1341, mort en 1381), du nom de l'un de ses leaders.

Un désastre démographique d'une telle ampleur a paradoxalement amélioré les choses pour certains pauvres⁸⁴. Un résultat évident et immédiat fut une grave pénurie de main-d'œuvre ; le vivier des manouvriers perpétuellement en emploi précaire s'est brutalement tari. Une hausse des salaires réels a suivi. Une fois l'impact immédiat des catastrophes du XIVe siècle absorbé, le niveau de vie des pauvres peut avoir légèrement augmenté, car le prix des céréales avait tendance à baisser. La tendance de l'économie, même à la campagne, à passer à la monnaie a été accélérée par la pénurie de main-d'œuvre.

Au XVIe siècle, dans toute l'Europe occidentale, le travail des serfs et le statut servile avaient tous deux beaucoup reculé. Ce fut particulièrement vrai en Angleterre.

Certains propriétaires terriens ont su s'adapter. Ils purent, par exemple, passer de l'agriculture, qui demandait beaucoup de travail et de main-d'œuvre, à l'élevage de moutons, qui en demandait peu.

En Espagne, il y avait même encore des possibilités d'acquérir des terres et d'en vivre directement. Les domaines maures étaient la récompense des soldats de la Reconquête. Ailleurs, de nombreux propriétaires fonciers laissaient simplement leurs terres les plus pauvres inexploitées.

Les conséquences socio-économiques du désastreux XIVe siècle sont complexes et très difficiles à cerner⁸⁵, mais elles devaient stimuler un changement social plus poussé et plus rapide.

Entre le Xe siècle et le XVIe, la société médiévale européenne a radicalement changé à certains endroits, et parfois de manière étrangement parallèle entre des lieux fort éloignés. Même à la fin du XVIe siècle, cependant, c'est encore une société tellement différente de la nôtre que l'imaginer demande un effort.

Son obsession du statut et de la hiérarchie en est une des marques. L'homme européen médiéval était défini par son statut juridique. Au lieu d'être un atome social individuel, pour ainsi dire, il était le

84. En France, beaucoup de lignées aristocratiques ne remontent pas plus loin que 1350. La raison est la suivante : dans certains villages, seul l'ivrogne résista, car apparemment l'alcool était efficace pour combattre le bacille de Yersin. Alors l'ivrogne alla s'installer au château et parfois eut une descendance, qui se prévalut rapidement de sa condition de noble.

85. Comme on l'a dit, les modèles économiques des manuels d'économie sont invraisemblablement pauvres et inadaptés. Ils consistent en général à montrer (et chercher à quantifier) une foule de relations entre paires de variables, mais le modèle global n'est absolument pas convaincant. On peut du reste aisément lui faire dire tout et son contraire.

point de rencontre de plusieurs ensembles ou catégories. Certaines d'entre elles étaient fixées par la naissance – l'expression la plus évidente de cela étant l'idée de noblesse.

La société noble, qui restera une réalité en certains endroits jusqu'au XXe siècle, était déjà présente pour l'essentiel au XIIIe. Peu à peu, les guerriers s'étaient transformés en propriétaires terriens. La descendance est alors devenue importante car il y avait des héritages symboliques [titres de noblesse] et matériels en jeu.

Pendant des siècles, la plupart des nobles du nord de l'Europe ont tenu pour acquis que seules les armes, l'Église ou la gestion de leurs propres domaines étaient des occupations dignes d'eux. Pratiquer le commerce ou l'artisanat ou une autre activité « inférieure » était déroger.

Le commerce (source d'enrichissement) ne leur était accessible que par l'intermédiaire d'agents.

Même lorsque, des siècles plus tard, cette barrière a cédé, l'hostilité au commerce de détail était la dernière attitude à être abandonnée par ceux qui se souciaient de ces choses.

Lorsqu'un roi français du XVIe siècle appelait son cousin portugais « le roi épicier », il était à la fois spirituel et grossier. Et ses courtisans riaient sans doute de sa plaisanterie.

Les valeurs profondes de la noblesse étaient encore liées à la carrière militaire [même quand celle-ci n'était plus qu'un souvenir, voire un mythe]. À travers leur raffinement progressif naquirent lentement les notions d'honneur, de loyauté et d'abnégation désintéressée, qui devaient servir de modèles pendant des siècles aux garçons et aux filles bien nés.

L'idéal de la chevalerie organisait ces valeurs en un code de conduite, et adoucissait la dureté de son côté militaire. Il a été approuvé [donc béni] par l'Église, qui organisait des cérémonies religieuses pour accompagner l'adoubement d'un nouveau chevalier, et l'acceptation par le chevalier de ses devoirs chrétiens.

La figure héroïque qui est venue incarner de manière suprême la notion de conduite chevaleresque était le mythique roi anglais Arthur ⁸⁶, dont le culte s'est répandu dans de nombreux pays.

L'idéal chevaleresque s'est transmué en l'idéal du gentleman et de l'attitude courtoise [cf. la politesse exquise de certains aristocrates – ce qui ne les empêche pas toujours d'être de façon dissimulée des ruffians], même si cela appelle des nuances dans la pratique.

86. Certains disent qu'il peut avoir eu un modèle réel vers le Ve siècle en Angleterre.

Bien sûr, cela n'a jamais fonctionné selon le modèle idéal. Mais on peut en dire autant de tous les grands mythes sur une conduite ou un système parfait⁸⁷. C'est vrai de la théorie féodale de la dépendance [entre seigneur et vassal]. Et c'est vrai aussi de la démocratie.

Les pressions de la guerre et, plus fondamentalement, de l'économie [et de la psychologie humaine] ont toujours été à l'œuvre pour fragmenter et perturber les obligations sociales. L'irréalité de plus en plus évidente du concept féodal de seigneur et de vassal a été l'un des facteurs favorisant la croissance du pouvoir royal.

L'avènement de l'économie monétaire a accentué aussi l'érosion de l'idéal chevaleresque : les services [que le noble fournissait au manant – location du four par exemple] devaient de plus en plus être payés en espèces [et non plus en corvée], et les loyers sont devenus une part plus importante⁸⁸ de ce que le manant versait à son propriétaire. Certaines sources de revenus féodaux sont restées fixes en monnaie courante, ce qui les a rendus sans valeur en pouvoir réel. *[Roberts devrait être plus précis pour qu'on comprenne ce qu'il veut dire exactement. Mais en économie, il est toujours confus.]*

Les avocats ont élaboré des dispositifs qui avaient pour but de corriger ces dérives de valeur⁸⁹, au sein d'une structure « féodale » de plus en plus déconnectée de la réalité et vermoulue.

La noblesse médiévale avait été pendant longtemps très ouverte aux nouveaux entrants [dans la noblesse], mais cela devenait en règle générale de moins en moins vrai au fil du temps. En certains endroits, des tentatives ont même été faites pour sceller définitivement une caste dirigeante.

Mais la société européenne ne cessait de générer de nouvelles formes de richesse et même de pouvoir qui ne trouvaient pas leur place dans les anciennes hiérarchies et les défiaient. L'exemple le plus évident était l'émergence de riches marchands. Ils achetaient souvent des terres ; elle n'était pas seulement l'investissement éco-

87. L'attitude chrétienne est un exemple de conduite idéale difficilement accessible. Du reste, dû à l'esprit tordu des chrétiens : « même quand on se comporte parfaitement, on pêche encore sept fois chaque jour. »

88. Roberts dit que les loyers devenaient plus importants que les services, puis il dit que les loyers devinrent négligeables en termes réels. Il veut probablement dire que la *part* monétaire devint plus importante.

89. En économie, c'est le célèbre problème de Lord Kelvin : vous avez prêté une certaine somme en livres, qui au moment du prêt permet d'acheter une certaine quantité d'or. Vient le moment de vous rembourser. Entre temps le pouvoir d'achat de la livre a varié (on laisse de côté les intérêts, qui sont une autre question). Doit-on vous rendre la somme prêtée avec le même montant en livres, ou une somme en livres permettant d'acheter la même quantité d'or ? Source : https://www.lapasserelle.com/courses/advanced_finance/lesson_2.htm

nomique suprême dans un monde où il y en avait peu, mais elle pouvait ouvrir la voie à un changement de statut pour lequel la propriété foncière était une nécessité légale ou sociale. En Italie, les marchands devenaient parfois eux-mêmes la noblesse des villes commerçantes et manufacturières. Partout ils présentaient un défi symbolique à un monde qui n'avait, au départ, aucune place théorique pour eux. Bientôt, ils développèrent leurs propres formes sociales – guildes, mystères, corporations – qui ont donné de nouvelles définitions à leur rôle social.

L'essor de la classe marchande était presque une conséquence de la croissance des villes ; l'apparition des marchands était inséparablement liée à l'élément le plus dynamique de la civilisation européenne médiévale [la ville]. Involontairement, du moins au début, les villes et bourgades détenaient en leurs murs une grande partie de l'histoire future de l'Europe. Bien que leur indépendance variât considérablement en droit et en pratique, il y avait des parallèles dans d'autres pays avec le mouvement communal italien.

Les villes de l'est de l'Allemagne étaient particulièrement indépendantes, ce qui explique l'apparition de la puissante *ligue hanséatique* de plus de 150 villes libres [de Bruges à Nijni Novgorod].



Figure IV.9.25 : League hanséatique.

Les villes flamandes avaient aussi tendance à jouir d'une assez grande liberté. Les villes françaises et anglaises en avaient généralement moins. Pourtant, les seigneurs cherchaient partout le soutien des villes contre les rois, tandis que les rois recherchaient le soutien des citadins et de leurs richesses contre des sujets trop puissants. Ils donnèrent aux villes des chartes et des privilèges. Les murailles qui entouraient la cité médiévale étaient à la fois le symbole et la garantie de son immunité.

Les prérogatives des seigneurs ne s'y appliquaient pas et parfois leur implication anti-féodale était encore plus explicite : les « vilains », comme on appelait parfois les gens non nobles de la campagne, par exemple, pouvaient acquérir leur liberté dans certaines villes s'ils y résidaient un an et un jour. « L'air de la ville rend les hommes libres », disait un proverbe allemand.

Les communes et en leur sein les corporations furent des associations d'hommes libres longtemps isolés dans un monde non libre. Le bourgeois – c'est-à-dire l'habitant d'un bourg ou d'un quartier d'une ville (« borough ») – était un homme qui exerçait sa liberté dans un univers de dépendances des hommes les uns par rapport aux autres.

Une grande partie de l'histoire derrière ce phénomène [l'apparition du bourgeois libre] reste obscure parce que c'est la plupart du temps l'histoire d'hommes obscurs [n'accédant pas à la grande histoire]. Les riches marchands qui sont devenus les figures dominantes typiques de la nouvelle vie de la ville et se sont battus pour leurs privilèges d'entreprise étaient assez visibles, mais leurs prédécesseurs plus humbles ne l'étaient généralement pas.

Dans des temps plus anciens, un marchand pouvait n'être qu'un colporteur de produits exotiques ou de luxe que le manoir européen médiéval ne pouvait produire. Longtemps, l'échange commercial ordinaire n'a guère eu besoin d'intermédiaire : les artisans vendaient leurs propres marchandises et les cultivateurs leurs propres récoltes.

Néanmoins, d'une manière ou d'une autre, dans les villes ont émergé des hommes qui jouèrent le rôle d'intermédiaires commerciaux entre la ville et la campagne. Et leurs successeurs deviendraient des hommes utilisant du capital pour acheter [et payer] à l'avance toute la production pour le marché.

Cela ne doit pas nous surprendre que la liberté pratique, juridique et personnelle dans ces sociétés était beaucoup plus grande pour les hommes que pour les femmes (bien qu'il y eut encore, au bas de la société, des personnes des deux sexes qui n'étaient pas légalement libres).

Qu'elles soient de sang noble ou roturier, les femmes européennes médiévales souffraient, par rapport à leurs hommes, d'importants handicaps juridiques et sociaux, comme cela a été le cas pour elles dans toutes les civilisations.

Leurs droits d'héritage étaient souvent restreints ; elles pouvaient hériter d'un fief, par exemple, mais ne pouvaient jouir de la seigneurie personnelle et devaient nommer des hommes pour s'acquitter des obligations qui en découlaient.

Dans toutes les classes, en dessous des plus élevées, il y avait beaucoup de corvées qui étaient à la charge des femmes ; même au XXe siècle, il y avait des paysannes européennes qui travaillaient la terre, comme les femmes le font encore aujourd'hui dans certaines parties de l'Afrique et de l'Asie.

Il y avait des éléments théoriques dans l'assujettissement des femmes et l'Église était la première pourvoyeuse d'arguments dans ce sens. C'était pour une bonne part le résultat de sa position traditionnellement hostile envers la sexualité. Son enseignement n'avait jamais pu trouver de justification au sexe [i.e. à la copulation] si ce n'était son rôle dans la reproduction de l'espèce.

La femme étant considérée comme l'origine de la chute de l'homme et une tentation permanente de la concupiscence. L'Église a jeté tout son poids derrière la domination de la société par les hommes⁹⁰.

Mais ce n'est pas tout ce qu'il y a à dire. D'autres sociétés ont fait plus pour isoler et opprimer les femmes que la chrétienté, et l'Église a au moins offert aux femmes la seule alternative respectable à la domesticité [la vie monacale] disponible jusqu'aux temps modernes ; l'histoire des femmes dans la religion est parsemée de femmes exceptionnelles pour leur savoir, leur spiritualité et leurs dons administratifs⁹¹.

La position d'au moins une minorité de femmes bien nées a été légèrement améliorée par l'idéalisation des femmes dans les codes de conduite chevaleresques des XIIIe et XIVe siècles⁹². Il y avait là une notion d'amour romantique et un droit à être servie, une étape vers une civilisation supérieure.

90. Saint Paul lui-même pourfendait le mariage, le considérant seulement comme un mal nécessaire et un pis-aller par rapport à la chasteté.

91. Voilà un coup de violon de Roberts qui n'engage à rien – et dit à peu près le contraire de ce qui précède.

92. Cf. les cours d'amour du Sud-Ouest français. « Les Cours d'amour doivent être rattachées à la tradition de l'amour courtois, florissante en territoire occitan ». Source : wikipedia.

Au fond, aucune Église chrétienne n'a jamais refusé aux femmes autant que ce qui leur était refusé dans certaines autres cultures. Les racines les plus profondes de ce que les générations futures allaient considérer comme la « libération » des femmes se trouvent, pour cette raison, dans la culture occidentale, dont le rôle dans tant d'autres endroits devait être dérangement, exotique et révolutionnaire [par exemple, le monde islamique].

Pourtant, de telles idées au Moyen Âge avaient peu d'impact, même sur la vie des femmes européennes. Entre elles, les femmes européennes médiévales étaient plus égales devant la mort que ne le sont les femmes riches et pauvres en Asie aujourd'hui. Mais c'était aussi le cas pour les hommes.

Les femmes vivaient moins longtemps que les hommes, semble-t-il, et les accouchements fréquents et une mortalité élevée lors des accouchements l'expliquent sans doute. L'obstétrique médiévale est restée, comme d'autres branches de la médecine, enracinée dans Aristote et Galien ; rien de mieux n'était disponible.

Mais les hommes aussi mourraient jeunes. Thomas d'Aquin n'a vécu que jusqu'à quarante-sept ans et la philosophie n'est plus considérée aujourd'hui comme exigeante physiquement.

Cinquante ans était à peu près l'âge jusqu'auquel un homme de vingt ans dans une ville médiévale pouvait normalement espérer vivre – s'il avait la chance d'avoir atteint vingt ans, c'est-à-dire en particulier d'avoir échappé à la forte mortalité infantile qui conduisait par un calcul statistique peu significatif à une durée de vie moyenne d'environ trente-trois ans⁹³, et un taux de mortalité environ le double de celui des pays industriels modernes. À en juger par les mêmes chiffres dans l'antiquité, dans la mesure où ils peuvent être estimés, ce n'était bien sûr pas mauvais.

Cela nous rappelle une dernière nouveauté dans l'immense variété du Moyen Âge. Les hommes du Moyen Âge occidental nous ont laissé les moyens de mesurer un peu mieux certaines données sur la vie humaine. De ces siècles viennent les premiers recueils de faits grâce auxquels des estimations construites logiquement et plus ou moins fiables peuvent être faites.

Lorsqu'en 1087, les officiers de Guillaume le Conquérant se rendirent en Angleterre pour interroger ses habitants et enregistrer

93. La durée de vie moyenne, *conditionnée au fait d'avoir dépassé 3 ans*, était plus proche de 40 ou 50 ans.

sa structure et sa richesse dans le Domesday Book, ils ouvrirent involontairement la voie vers une nouvelle ère⁹⁴.

D'autres collectes de données, généralement à des fins fiscales, ont suivi au cours des siècles. Certaines ont survécues, ainsi que les premiers textes qui présentent des données quantifiées sur l'agriculture et le commerce. Grâce à eux, les historiens peuvent parler avec un peu plus de confiance de la société européenne de la fin du Moyen Âge que de celle [européenne⁹⁵] de n'importe quelle époque antérieure.

Suggestions de lecture

BEAUCARNOT Jean-Louis, *Comment vivaient nos ancêtres ?*, J'ai lu, 2008.

BERGER Peter L. & LUCKMANN Thomas, *La Construction sociale de la réalité*, Armand Colin, 2022.

BERNSTEIN Peter L., *Le Pouvoir de l'or*, Mazarine, 2007.

BRAUDEL Fernand, *La dynamique du capitalisme*, Flammarion, 2018.

DRUON Maurice, *Les rois maudits*, Plon, 2013. (Il y a aussi une excellente série de dvd – celle avec Jean Piat.)

LE ROY LADURIE Emmanuel, *Histoire du climat depuis l'an mil*, Flammarion-Champs, 2020.

MANN Thomas, *Les Buddenbrook : Le déclin d'une famille*, Le Livre de Poche, 1993.

RUSSELL Bertrand, *History of Western Philosophy*, 1945.

94. Rappelons-nous qu'en matière de recensement, en l'an mil, la Chine avait près de dix siècles d'avance sur l'Europe.

95. Car la société chinoise entre 1000 et 1500 est bien mieux connue, au moins en ce qui concerne son élite.

Index

abbaye de Cluny, 819
abbaye du Thoronet, 820
Abélard, Pierre, 840
Albigéois, 830
Anagni, 833
Andalousie, 852
Anjou, 848
archevêque de Cantorbéry, 825
arengo, 857
Arthur, 845
Autriche-Hongrie, 855
Averroès, 840

bacille de Yersin, 871
Beaucarnot, Jean-Louis, 878
Becket, Thomas, 825
Benoît XII, *voir* Fournier, Jacques
Berger, Peter L., 878
Bernstein, Peter L., 878
Bohême, 839
Boniface VIII, 833
Bourgogne, 844
Braudel, Fernand, 878
Brian Boru, 845
Bruges, 865, 874
Bulle d'or, 854

Canossa, 824
Castillon-la-bataille, 852
Cathares, 830
Célestin V, 833
Chanson de Roland, 845
Charles le Téméraire, 856
Chaucer, 846
Chevaliers Teutoniques, 829
Cisterciens, 820
Cîteaux, 820
Clément V, 835
Colbert, Jean-Baptiste, 857

concio, 857
Cracovie, 865
croisades, 821

Dante, 846
Dante Alighieri, 846
Divine Comédie, 846
Domesday Book, 848, 878
Dominicains, 829
Druon, Maurice, 878
duché de Bourgogne, 844

émirat de Grenade, 852
Enguerrand de Marigny, 843
Érasme, 842

Ferdinand d'Aragon, 853
Flandres, 844
foire du Lendit, 865
foires de Champagne, 865
Fournier, Jacques, 835
Franciscains, 829
Frères de la vie commune, 831

gibelins, 833, 856
Grande Charte, 860
Grenade, 852
guelfes, 833, 856
guerre des Deux-Roses, 859
Guillaume le Conquérant, 847

Habsbourg, 855
Hanse, 865
Henri IV, empereur, 823
Henri VII Tudor, 859
Hitler, Adolf, 855
Hospitaliers, 829
Hus, Jan, *voir* Huss, Jean
Huss, Jean, 818, 837

- île-de-France, 844
- Innocent III, 829
- Inquisition, 830
- Isabelle de Castille, 853
- Jeanne d'Arc, 851
- joug normand, 815
- Lancastre, 859
- Langland, 846
- Las Navas de Tolosa, 852
- Le Roy Ladurie, Emmanuel, 827, 835, 878
- Lebon, François, 867
- Lee Kuan Yew, 824
- Legnano, bataille, 857
- lettre de change, 867
- ligue hanséatique, *voir* Hanse
- Ligue lombarde, 857
- loi salique, 850
- Lot, Ferdinand, 816
- Louis VI le Gros, 849
- Louis XI, 856
- Luckmann, Thomas, 878
- légistes, 843
- Mann, Thomas, 878
- manufactures, 857
- Maximilien Ier, 855
- Medina del Campo, 865
- Metternich, Klemens, 817
- Montaillou*, 827, 835
- More, Thomas, 842
- mouvement communal, 874
- mouvement communal en Italie, 857
- Nijni Novgorod, 874
- Nogaret, Guillaume, 833
- Ockham, Guillaume, 840
- Oresme, Nicolas, 840
- Persée, 845
- Philippe Auguste, 849
- Philippe III le Hardi, 849
- Philippe le Bel, 833
- Plaisance, 865
- Point de Vue et Images du Monde, 844
- Portugal, 853
- Poème du Cid, 845
- Prato, 857
- Prévost, Alphonse, 838
- Querelle des Investitures, 821
- reconquista, 852
- Reconquête, 871
- René d'Anjou, 856
- rio Salado, 852
- Rois Catholiques, 853
- Russell, Bertrand, 878
- Réconquête, 852
- saint Bernard de Clairvaux, 820
- saint François d'Assise, 829
- Saint Louis, 844
- saint Thomas d'Aquin, 840
- Saint-Georges, 845
- Sainte Ampoule, 844
- Savonarole, Jérôme, 839
- Scarborough fair, 865
- scolastique, 840
- Singapour, 824
- Sully, 857
- Templiers, 829
- Thierry, Augustin, 816
- Thomas de Kemp, 831
- Thomes More, 842
- Tolède, 852
- Tudors, 859
- Valence, 852
- Vincennes, 844
- Wat Tyler, 870
- Wyclif, John, 818
- Yersin, 871
- York, 859